La légende du sage Buzurǰmihr.

Par

Arthur Christensen, Copenhague.

Le sage Buzurǰmihr[1] est un personnage énigmatique. Les littératures arabe et persane sont pleines d'allusions à ce fameux ministre du grand Sassanide Khusrau I Anōšarvān (531-78 de notre ère), et on cite à tout propos des sentences attribuées à lui. Aux yeux des orientaux, il est aussi historique qu'Anōšarvān lui-même, mais les savants modernes de l'ouest sont disposés à le considérer comme un personnage de pure fiction[2].

En passant en revue les sources de l'histoire de Buzurǰmihr, nous trouvons d'abord deux ouvrages pehlvis, le Pandnāmaγ ou ‚Livre des conseils' de Buzurǰmihr[3] et le Māδīγān ē čatrang (la ‚Relation du jeu d'échecs')[4].

---

[1] Par des raisons qui seront expliquées ci-après, je préfère l'emploi de la forme arabo-persane Buzurǰmihr au lieu de la forme pehlvie Vuzurγmihr.

[2] Nöldeke, Ṭabarī (Gesch. der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden), p. 251, note 1.

[3] Pandnāmaγ ē Vuzurγmihr ē Bōχtaγān ou Ayāδγār ē Vuzurγmihr, publié par Peshotan Sanjana sous le titre de Ganjesháyagán (Bombay, 1885) et dans les Pahlavi Texts de Jamasp-Asana (Bombay, 1913, p. 85 sqq.). La division en paragraphes est différente dans les deux éditions, les §§ 1-120 chez Peshotan correspondant aux §§ 1-234 chez Jamasp-Asana; puis le manuscrit reproduit par ce dernier contient quelques passages (§§ 235-264) qui manquent dans l'édition de Peshotan, mais la fin, correspondant aux §§ 121-169 de l'édition de Peshotan, y fait défaut. L'introduction (§ 1 chez Peshotan, 1-4 chez Jamasp-Asana) a été traduite par Fr. Müller dans le WZKM., t. 12, p. 56 sqq.

[4] Māδīγān ē čatrang, publié dans le ‚Ganjesháyagán', etc. de Peshotan Sanjana, dans les Pahlavi Texts de Jamasp-Asana, p. 115 sqq. et, en transcription, par Salemann dans le Bull. de l'Acad. imp. des sciences de St-Pétersbourg, 1887, p. 427 sqq.

Pour commencer par le dernier, en voici la substance : Dēwsarm, roi de l'Inde, envoie un de ses serviteurs à Anōšarvān avec des présents et un jeu d'échecs, jeu qui n'est pas connu au dehors de l'Inde. Le messager présente au roi de Perse une lettre dans laquelle le roi de l'Inde l'invite à faire expliquer ce jeu par ses sages : si ceux-ci n'y réussissent pas, Anōšarvān doit payer un tribut au roi de l'Inde. Anōšarvān demande un délai de trois jours. Les savants de la Perse essaient en vain d'expliquer le jeu ; mais, le troisième jour, Vuzurγmihr ē Bōχtaγān (fils de Bōχtaγ) se présente et offre d'expliquer le jeu et de remettre en même temps aux mains du messager un autre jeu de son invention, que le roi de l'Inde doit faire expliquer par ses savants sous peine de payer un tribut double à la Perse. Le lendemain, Vuzurγmihr explique le jeu d'échecs et gagne douze parties au messager. Puis Vuzurγmihr est envoyé à la cour du roi Dēwsarm avec toutes sortes d'objets précieux et présente à ce roi le jeu inventé par lui, jeu qu'il désigne sous le nom de *Nēv-Ardašīr* et qu'on appelle généralement *Nard*[1]. Le roi demande un délai de quatorze jour pour consulter ses sages, mais comme personne ne sait expliquer le jeu, il remet à Vuzurγmihr le tribut double et le renvoie avec de riches présents et de grands honneurs.

Le Pandnāmaγ, livre des conseils de Vuzurγmihr, a une introduction dans laquelle l'auteur se nomme Vuzurγmihr ē Bōχtaγān, premier ministre de l'empire perse, et dit qu'il a écrit ce petit ouvrage sur l'ordre de Khusrau Anōšarvān. Le livre consiste en maximes morales et religieuses sous la forme d'un dialogue et se termine par quelques réflexions sur le destin et l'incertitude de la vie humaine.

Passons aux sources arabes et persanes[2]. L'histoire de Buzurǰmihr est racontée d'une façon concise par Ṯaʿālibī (mort en 1038 de notre ère) et avec des longueurs un peu fatigantes dans le Šāhnāmäh de Firdausī (mort environ en 1020).

---

[1] Connu en Europe sous le nom de trictrac.

[2] Là où il existe des traductions françaises, je les suis avec, ça et là, quelques modifications peu importantes, par lesquelles je crois rendre plus exactement le sens de l'original.

Voici le récit de *Ṯaʿālibī*, dont nous donnons quelques parties in extenso[1] :

Une certaine nuit, ainsi rapportent les Perses, Anōšarvān eut un songe : il lui semblait qu'il buvait du vin dans une coupe d'or, et qu'un porc, mettant son groin dans la même coupe, buvait avec lui. Le roi, au matin, demanda aux mōbaδs le sens de son rêve, mais ils ne surent pas l'interpréter. Il ordonna à ses officiers de confiance de chercher quelqu'un qui en sût donner l'explication. Or il arriva que l'un d'eux entra dans l'école d'un de leurs précepteurs et lui demanda son opinion au sujet du songe. Le précepteur, pas plus que les autres, n'était en état de l'interpréter. Alors, l'un de ses élèves, un jeune garçon nommé Buzurǰmihr, se leva et dit : ‚Maître, moi j'en connais l'interprétation !' Le maître l'apostropha durement et le réprimanda et lui dit : ‚Veux-tu être raisin sec étant encore vert ?' L'homme qui demandait la consultation dit au précepteur : ‚On ne peut nier que Dieu n'ait le pouvoir d'éclairer un enfant comme lui.' Le précepteur dit au jeune garçon : ‚Dis ce que tu sais !' ‚Non, vraiment', répliqua Buzurǰmihr, ‚je ne donnerai l'interprétation que devant le roi !' L'officier de confiance l'emmena donc à la cour, parla de lui au roi et lui rapporta ce qui s'était passé. Anōšarvān le fit appeler et vit en lui un jeune homme sur qui brillait la marque de l'intelligence et de la perspicacité. Il lui dit : ‚C'est toi qui t'offres pour interpréter mon songe ?' ‚Oui, sire', répliqua Buzurǰmihr. ‚Interprète-le donc.' ‚L'interprétation ne peut être communiquée qu'à toi seul.' Le roi ayant fait sortir toutes les personnes présentes, Buzurǰmihr dit : ‚Il y a parmi tes femmes et tes esclaves un homme qui partage avec toi les faveurs de l'une d'elles.' ‚Je voudrais', dit le roi, ‚que tu donnasses la preuve de ce que tu dis.' ‚Il faut', répliqua Buzurǰmihr ‚que tu ordonnes à toutes les femmes qui se trouvent dans tes appartements et dans tes pavillons de passer devant nous.' Quand, sur l'ordre d'Anōšarvān, elles eurent toutes défilé, sans que le fait signalé

[1] Histoire des rois des Perses par Al-Thaʿâlibî, publié et traduite par H. Zotenberg (Paris, 1900), p. 619 sqq.

par lui fût découvert, Buzurǰmihr dit : ‚Il faut que tu ordonnes à toutes de paraître nues devant toi.‘ Anōšarvān leur en donna l'ordre. Il avait une femme, une princesse de naissance royale, qui aimait un jeune homme à qui elle faisait porter le costume des femmes esclaves et qu'elle gardait près d'elle parmi ses esclaves comme s'il était de leur nombre. Quand les femmes et les esclaves passèrent nues devant Anōšarvān et que vint le tour de ce jeune homme, il était complètement dominé par la terreur. Anōšarvān sut alors qu'il était un garçon et donna l'ordre de le mettre à mort avec son amante. Il admira la perspicacité dont était doué Buzurǰmihr bien qu'il fût encore si jeune, l'attacha à sa personne et en fit son intime familier. Et Dieu départit à Buzurǰmihr une telle sagesse qu'il devint le phénix de son siècle.

L'auteur raconte ensuite l'histoire du jeu d'échecs et du jeu de Nard que nous connaissons déjà du livre pehlvi. Après quelques autres récits il reprend le fil de l'histoire de Buzurǰmihr dans les termes suivants[1] :

Lorsque Anōšarvān, courroucé contre Buzurǰmihr, lui retira sa faveur, il lui ordonna de choisir pour demeure un endroit qu'il ne désirerait pas quitter, ni en hiver, ni en été ; pour nourriture, un seul aliment, auquel il ne substituerait aucun autre et, pour se couvrir, un vêtement qu'il ne changerait jamais. Buzurǰmihr choisit pour demeure le souterrain, parce qu'il est froid en été et chaud en hiver ; pour se nourrir, le lait, parce qu'il est en même temps une nourriture substantielle et une boisson et l'aliment de l'enfant et du vieillard ; et il prit pour vêtement la fourrure, qu'il endossait en hiver et qu'il portait à l'envers pendant l'été. Son martyre durait longtemps, de telle sorte qu'il perdit la vue.

L'empereur envoya à Anōšarvān un petit coffre fermé par un cadenas et scellé, avec ce message : ‚Si tu dis à mon envoyé ce qu'il y a dans ce coffre, je m'engage à te payer tribut, sinon, pas.‘ Anōšarvān le demanda aux hommes perspicaces de sa cour, mais

[1] Ibid., p. 633 sqq.

ils furent tous également hors d'état de répondre et de deviner. Il reconnut que seul Buzurǰmihr, bien qu'il fût aveugle, était capable de résoudre le problème. Il donna l'ordre de le mettre en liberté, de le conduire au bain, de le revêtir du costume des vézirs qu'il portait auparavant et de l'introduire. Son ordre fut exécuté et Buzurǰmihr fut amené. Il le reçut avec honneur, se justifia auprès de lui, lui parla du coffre et lui demanda ce qu'il contenait. Buzurǰmihr lui demanda pour répondre à la question le délai d'une nuit. Le lendemain, il monta à cheval et se fit précéder par deux valets auquels il ordonna de lui signaler la première personne qui viendrait en sens opposé sur son chemin. Une femme vint à passer, et il lui demanda si elle était vierge ou épouse. Elle répondit qu'elle était vierge. Buzurǰmihr poursuivit sa route. Une autre femme venant à passer, il lui demanda si elle était célibataire ou mariée. ‚Mariée', répondit-elle. ‚As-tu des enfants?' ‚Non.' Buzurǰmihr s'éloigna. Une troisième femme qui vint à passer répondit à ses questions qu'elle avait des enfants. Il continua son chemin et, étant entré au palais, il se présenta devant Anōšarvān. Il lui demanda de donner l'ordre de faire venir l'envoyé et d'apporter le coffre scellé, ce qui fut fait. Alors Buzurǰmihr dit: ‚Il y a dans ce coffre trois perles, dont l'une n'est pas percée; une autre est percée à moitié et la troisième est percée entièrement.' Le coffre ayant été ouvert, on trouva les perles, comme il avait dit. Anōšarvān admira sa perspicacité, se repentit de lui avoir fait éprouver son courroux et attribua ce fait au décret et à la volonté de Dieu. L'envoyé de l'empereur s'engagea, au nom de son maître, à payer tribut.

Le nom de Buzurǰmihr ne se rencontre plus dans la chronique de Ṯaʿālibī. Mais voici un autre récit qui entre dans le domaine de nos recherches[1]:

Hormizd[2] voulait faire mourir Burzmihr et Varhrān Āδurmāhān, qui avaient été de grands dignitaires et avaient rempli de hautes

[1] Ibid., p. 638 sqq.

[2] Hormizd IV (578-90), fils et successeur de Khusrau I Anōšarvān.

fonctions sous le règne d'Anōšarvān. Il fit appeler Burzmihr et, lui parlant en secret, lui dit: ,J'ai l'intention de tuer Varhrān Āδurmāhān; mais je voudrais que cela fût fait par le moyen de quelque incrimination qui serait dirigée contre lui. Si tu attestes devant les grands qu'il est coupable et qu'il mérite la mort, je te garantis la vie sauve et t'élève à un plus haut rang.' Burzmihr répliqua: ,Je ne saurais refuser d'exécuter l'ordre du roi!' Hormizd alors donna l'ordre de réunir un conseil des seuls notables et fit appeler Burzmihr et Varhrān. S'adressant à Burzmihr, il lui demanda ce qu'il avait à dire concernant Varhrān. Burzmihr, sachant ce qu'il voulait et convaincu qu'il commencerait par faire mourir Varhrān et qu'ensuite il le tuerait également, se départit de toute réserve et dit hardiment: ,J'atteste qu'il est coupable et qu'il mérite la mort.' ,Mon frère', dit Varhrān, ,quand m'as-tu vu commettre l'action coupable que tu m'imputes?' Burzmihr répondit: ,Le jour que le roi Anōšarvān nous a consultés pour savoir s'il fallait donner le pouvoir au fils de la Turque, c'est-à-dire à Hormizd. Nous lui conseillâmes de choisir un autre; mais toi, tu te prononças pour lui.' Hormizd, tout confus, baissa les yeux. Quand le conseil se fut séparé, il donna l'ordre de les arrêter tous deux. Il fit ensuite mettre à mort Burzmihr.

Varhrān, sachant qu'il était également condamné, dit en lui-même: ,Je veux, avant de quitter le monde, rémunérer ce tyran perfide et sanguinaire par un don qui attristera sa vie.' Il envoya donc à Hormizd un message dans lequel, après avoir rappelé les droits qu'il avait à la reconnaissance du roi et les motifs qui devaient lui rendre sa vie inviolable, il lui dit: ,J'ai à te donner un avis utile; te plaît-il de me faire venir pour que je te le communique?' Hormizd le fit venir et lui ordonna de parler. Varhrān dit: Il y a, ô roi, dans les archives secrètes de ta cour, une boîte en or scellée du sceau de ton père. Il serait bon que tu prisses connaissance à présent de ce qu'elle contient, pour que tu saches comment il faut envisager ton avenir.' Hormizd demanda que l'on apportât la boîte et la fit ouvrir. On y trouva une pièce de soie de Chine sur laquelle étaient tracés ces mots de l'écriture d'Anōšarvān: ,Les astrologues

connus pour leur infaillibilité dans l'interprétation de l'action des astres affirment unanimement que mon fils Hormizd régnera après moi pendant onze ans et neuf mois, que son gouvernement sera ensuite en proie aux troubles, qu'il y aura des séditions et que les rebelles le déposeront et lui crèveront les yeux, et qu'après cela ils le tueront.' Lorsque Hormizd vit les lignes tracées par son père, le monde devint sombre à ses yeux et la tristesse s'empara de son âme. Varhrān ayant été ramené sur l'ordre de Hormizd dans sa prison dit : ‚Je viens de mettre le fils de la Turque dans une situation telle qu'il mènera une vie misérable !' Lorsque la nuit eut laissé tomber ses voiles, Hormizd donna l'ordre de lui faire goûter la chaleur du sabre. Quant à lui, il renonça au plaisir et à la gaieté ; le sommeil ne lui était pas doux et ses jours étaient sombres.

Le récit de *Firdausī* commence[1], comme celui de Ṯaʿālibī, par le rêve d'Anōšarvān. L'envoyé du roi trouve le jeune Buzurǰmihr dans une école à Merv et l'emmène à la résidence royale. Chemin faisant, Buzurǰmihr s'endort à l'ombre d'un arbre, la tête couverte d'une pièce d'étoffe ; son compagnon, qui veille, voit qu'un serpent retire la pièce d'étoffe et le flaire de la tête aux pieds, puis se cache dans les feuilles de l'arbre, et il en tire un présage de la grandeur future du jeune homme. Arrivé à la cour, Buzurǰmihr interprète le songe du roi, et celui-ci lui donne en récompense de grandes richesses et le fait inscrire parmi les mōbaδs[2], ses conseillers. Puis le roi donne sept fêtes aux mōbaδs. Elles sont décrites longuement par Firdausī ; à chacune Buzurǰmihr fait des discours qui ne consistent en effet qu'en sentences un peu décousues. La description de la dernière fête terminée, Firdausī dit[3] : ‚Ayant fini cette histoire, je passe à celle du dastūr Māhbōδ.' Cela signifie que lui ou sa source immédiate quitte la source à laquelle il a puisé la relation précédente pour suivre une autre source. Après avoir raconté l'histoire de

---

[1] Šāhnāmāh, éd. de Mohl, VI, p. 242 ; traduction in-8°, VI, p. 190.

[2] Firdausī emploie généralement le terme mōbaδ dans un sens très vague : conseiller royal appartenant à la classe des savants.

[3] Ed. Mohl, VI, p. 294, vers 1606.

Māhbōδ[1] et plusieurs autres événements, le poète revient à Buzurǰmihr[2]. Un jour, ce sage se présente devant Anōšarvān et lui remet un livre de sagesse qu'il a composé en pehlvi pour l'usage du roi, ce qui donne lieu à une conversation entre le roi, qui lui pose des questions, et le sage, qui y répond. Cette conversation constitue en réalité le sujet du livre qui est le Pandnāmaγ pehlvi. Ayant raconté dans la suite l'histoire du jeu d'échecs[3], Firdausī insère une remarque qui indique, que le récit suivant, celui de l'invention du jeu d'échecs sur l'ordre d'un prince indien qui a tué son frère dans une bataille, récit donné avec beaucoup de détails[4], est emprunté à une autre source. Ensuite le poète, revenant encore une fois à l'histoire de Buzurǰmihr, raconte la disgrâce de celui-ci[5]. La cause du courroux du roi contre le sage, omise par Ṯaʿālibī, est expliquée par Firdausī : étant allé à la chasse avec Buzurǰmihr, Anōšarvān s'est endormi ; un oiseau déchire le bracelet de perles du roi et avale les perles. Le roi, s'étant éveillé, croit que Buzurǰmihr lui-même a volé et avalé les perles ; il lui fait donner des soufflets et lui ordonne de rester enfermé dans sa maison. Un jeune neveu de Buzurǰmihr et serviteur privé du roi, qui est avec le sage dans la maison, profite de ses instructions pour exercer avec une adresse extraordinaire son emploi qui consiste, entre autres, à verser de l'eau chaude sur les mains du roi. Anōšarvān, étonné de son habileté, lui demande qui lui a enseigné cet art, et comme le jeune homme répond que c'est Buzurǰmihr, le roi l'envoie deux fois à celui-ci avec des messages dans l'espoir que Buzurǰmihr exprimera son repentir, mais chaque fois Buzurǰmihr répond qu'il est satisfait de son sort, qui est meilleur que celui du roi. Alors Anōšarvān, furieux, ordonne de faire placer Buzurǰmihr dans un coffre de fer, garni à l'intérieur de pointes et

---

[1] L'histoire de Māhbōδ est donnée, chez Ṯaʿālibī, après l'épisode du jeu d'échecs.

[2] VI, p. 364 sqq.

[3] VI, p. 384 sqq.

[4] VI, p. 400 sqq.

[5] VI, p. 456 sqq.

de clous. Cependant, comme Buzurǰmihr, sur un nouveau message, répète sa première réponse, le roi craint qu'un malheur ne l'atteigne, et ordonne de délivrer le sage et de le ramener à son palais; mais Buzurǰmihr, devenu aveugle, reste disgrâcié, jusqu'à ce que l'affaire du coffre scellé envoyé par l'empereur de Byzance lui fournisse l'occasion de rentrer dans la faveur du roi.

Un peu plus loin dans la relation de Firdausī, où est racontée la dernière guerre de Khusrau Anōšarvān contre l'empereur, récit tiré d'une source particulière, comme il ressort des phrases introductives, il est encore une fois question de Buzurǰmihr[1]. Le roi, en marche avec l'armée, a besoin d'une grande somme d'argent et ordonne à Buzurǰmihr d'envoyer chercher l'argent dans le trésor du Mazenderan. Buzurǰmihr fait l'observation qu'il serait plus facile d'emprunter la somme aux hommes riches du voisinage. Le roi consent, et Buzurǰmihr envoie un homme à la ville la plus prochaine pour trouver l'argent. Un riche cordonnier offre toute la somme à cette condition que Buzurǰmihr procure à son fils une place parmi les secrétaires du roi. Buzurǰmihr présente au roi la demande du cordonnier, mais Khusrau, en colère, ordonne de renvoyer l'argent à cet homme du bas peuple qui a osé briguer pour son fils une dignité réservée à la noblesse[2].

Firdausī, comme Ṯaʿālibī, garde le silence sur la fin de la vie de Buzurǰmihr. Quant à l'exécution des conseillers de Hormizd, successeur de Khusrau, la version de Firdausī diffère un peu de celle de Ṯaʿālibī.

Il s'agit, chez Firdausī, de trois grands seigneurs. Il les introduit d'abord[3] sous les noms d'Īzad-Gušasp, Burzmihr et Māh-Āδur. Puis, ayant décrit le meurtre d'Īzad-Gušasp, il commence[4] le récit de la mort des deux autres, qu'il appelle alors Sīmāh Burzēn et Varhrān

---

[1] VI, p. 512 sqq.

[2] Le cordonnier figure généralement, chez Firdausī, comme le type du plus vil roturier; v. Nöldeke, Ṭabarī, p. 362, note 2.

[3] VI, p. 442.

[4] VI, p. 447.

Āδurmāhān[1]. Firdausī, contrairement à Ṯa'ālibī, fait déclarer à Varhrān que Sīmāh Burzēn (Burzmihr) a mérité la mort pour avoir recommandé le prince Hormizd à la succession du trône. Cependant, Sīmāh Burzēn (Burzmihr) est ici, comme chez Ṯaʿālibī, le premier des deux que le roi fait mettre à mort. Dans la relation de la vengeance prise par Varhrān, les deux auteurs sont d'accord.

Dīnawarī (mort en 895) dit tout brièvement[2], que Buzurǰmihr, fils de Bōχtaγān[3] était le plus grand des sages du temps de Khusrau Anōšarvān. L'ouvrage anonyme appelé Nihāyatu'l-irab fī aχbārī'l-furs wa'l-ʿarab, qui suit, avec des amplifications diverses, la même ligne de tradition que Dīnawarī, est plus circonstancié sur ce point. Dans le manuscrit décrit par Browne il se trouve, ff. 162b-166b, ‚a long account of Buzurǰmihr the son of Bōχtaγān, Vēh-Šāhpūhr the chief priest (mōbaδān mōbaδ), and Yazdgarδ the chief scribe, who, with seventy other wise men, were in constant attendance on the King.—How Buzurǰmihr first comes to the King's notice.—Specimens of his philosophical aphorisms and wise sayings, filling several pages.—Ten aphorisms apiece from the three wise men above mentioned[4].ʻ

Notre sage est mentionné également dans les Murūǰu'd-dahab de *Masʿūdī* (mort environ en 956). Buzurǰmihr, fils de Bōχtaγān, prend part à une discussion qui a lieu en présence de Khusrau Anōšarvān. Celui-ci ayant demandé un conseil aussi profitable à son bonheur qu'à celui de ses sujets, Buzurǰmihr résume en douze sentences les préceptes qu'un roi doit suivre pour atteindre au but indiqué, et le roi fait écrire son discours en lettres d'or[5]. Une autre fois Khusrau

---

[1] Burzēn étant un hypocoristique formé d'un nom dont le premier élément est *burz*, le nom complet de ce personnage a été probablement Sīmāh Burzmihr. Varhrān Āδurmāhān (Varhrān de la famille d'Āδurmāh) est sans doute le nom complet, abrégé la première fois à Māh-Āδur, Māh-Āδur et Āδur-Māh étant deux variations du même nom.

[2] Ed. Guirgass, p. 73.

[3] Bōχtaγān, qui est en pehlvi un nom patronymique (fils de Bōχtaγ), est considéré, par les auteurs arabes, comme un nom individuel.

[4] E. G. Browne dans le JRAS., 1900, p. 232.

[5] Éd. et trad. de Barbier de Meynard, II, p. 205-7.

demande à Buzurǰmihr quel est, parmi les princes, ses enfants, celui qui est le plus digne du trône. Le sage répond : ‚Quoique je ne connaisse pas tes enfants, je puis te dire quel est parmi eux le plus apte à régner : c'est celui qui a des qualités élevées et au désir de s'instruire unit au plus haut degré le dédain de la foule, la bienveillance envers le peuple, l'amour du pardon et la haine de l'injustice ; celui qui possède ces qualités est digne du pouvoir[1].' Buzurǰmihr décrit le caractère de Khusrau[2].

L'histoire des conseillers mis à mort par un roi injuste est donnée par Masʿūdī sous une forme qui diffère considérablement de celle que nous avons trouvée chez Ṯaʿālibī et Firdausī. Khusrau Parvēz avait, dit l'auteur[3], un sage parmi les sages des Perses, nommé Buzurǰmihr, fils de Bōχtaγān, lequel avait pris un grand empire sur son esprit et gouvernait tout son royaume. L'auteur introduit ici Buzurǰmihr, comme s'il s'agissait d'un personnage qui n'eût pas été mentionné auparavant, bien que le nom patronymique montre que les deux Buzurǰmihr sont une même personne. Nous pouvons en conclure que, dans la tradition représenté par Masʿūdī, tout comme dans les œuvres de Ṯaʿālibī et de Firdausī, le récit en question ne dérive pas de la même source originale que les relations concernant les faits et dits de Buzurǰmihr sous le règne de Khusrau I. Le roi dont il s'agit dans ce passage de l'ouvrage de Masʿūdī n'est pas, comme chez les deux auteurs surnommés, Hormizd IV, mais son successeur, Khusrau II, surnommé Parvēz. Masʿūdī continue de la manière suivante : Après treize ans de règne, Parvēz soupçonna ce ministre de pencher vers la secte des zändiks ou dualistes[4] ; il le fit jeter en prison et lui écrivit : ‚Ton savoir et les ressources de ton esprit n'ont eu pour résultat que de te faire mériter la mort et un supplice rigoureux.' Buzurǰmihr lui répondit : ‚Lorsque j'étais au pouvoir, j'avais recours aux lumières de ma raison ; mais depuis

---

[1] Ibid., p. 208 sq.

[2] Ibid., p. 209 sq.

[3] Ibid., p. 224.

[4] C'est-à-dire le Manichéisme ou bien la secte communiste de Mazdak.

qu'il m'a été ravi, je goûterai les fruits de la patience, car, en perdant de grands biens, j'ai été délivré aussi d'une infinité de maux.' Cette réponse irrita le roi; il fit venir le prisonnier et ordonna qu'on lui fendît le nez et la bouche. Buzurǰmihr se contenta de dire qu'il méritait un châtiment encore plus sévère. ‚Ennemi acharné de Dieu', s'écria alors le roi, ‚que signifie ce langage?' Le ministre répondit: ‚Je t'ai dépeint aux grands et au peuple avec des qualités que tu n'avais pas; je t'ai gagné le cœur de tes sujets, en t'attribuant des vertus qui n'existaient pas en toi. Écoute-moi, ô le plus méchant, le plus criminel et le plus perfide des rois: si tu me fais mourir sur un simple soupçon, détruiras-tu les gages certains que je t'ai donnés de mon attachement à la loi religieuse? Qui donc comptera désormais sur ta justice? Qui croira à ta parole ou placera en toi sa confiance?' Parvēz, transporté de fureur, lui fit trancher la tête. On a conservé quelques jugements de Buzurǰmihr, ses sentences, ses exhortations et plusieurs apophtegmes sur la piété ou d'autres sujets. Parvēz regretta bientôt la mort de son conseiller et fit venir Varhrān, fils [d'Āδurmāhān][1], son second ministre, qui prenait rang après Buzurǰmihr. A la vue du cadavre de son collègue, celui-ci fut saisi de pitié, et, sentant qu'il n'avait plus de salut à espérer, il adressa de sévères reproches à Parvēz. Le roi le fit mourir aussi et fit jeter son corps dans le Tigre.

Une sentence de Buzurǰmihr est citée dans le même ouvrage de Masʿudī, tome VII, p. 164 sq.

Le Fihrist d'*En-Nadīm* (composé en 988) a conservé[2] une remarque de Buzurǰmihr sur l'excellence des livres et quelques petites notices bibliographiques relatives à ce sage. Un livre de فاليس الرومى (Vettius ou Vettius Valens) ayant pour titre الزبرج (?)[3] aura été

---

[1] Les manuscrits portent بحراريز, بحزاردرس, مجواربن, خبراريس. Il faut lire probablement ...بحرام بن, Bahrām ibn..., le nom d'Āδurmāhān, considéré comme celui du père de Bahrām (pehlvi Varhrān), étant tombé.

[2] Ed. Flügel, p. 11. 1.

[3] البريدج الرومى chez Ibnu'l-Qiftī, que reproduit (ed. de Lippert, p. 261) la notice d'*En-Nadīm*.

commenté par Buzurǰmihr. Un autre livre est mentionné sous le titre de ‚Livre du mōbaδ Mihr-Āδurgušnasp dédié à (?) Buzurǰmihr[1]‘. En-Nadīm en reproduit le passage introductif, mais le texte est corrompu et incompréhensible ; il s'agit, à ce qu'il semble, d'une question morale concernant le cas où deux hommes se disputent, dont un a raison et l'autre a tort. Enfin le nom de Buzurǰmihr est rattaché au livre de ‚Kalīlaγ et Damnaγ‘; nous y reviendrons ci-après.

Niẓāmu'l-mulk, dans son Siyāsätnāmäh (composé en 1092-93) mentionne Buzurǰmihr comme le ministre de Khusrau Anōšarvān[2] et donne des spécimens de ses leçons de politique[3]. Dans un autre passage on lit ce qui suit : On demanda à Buzurǰmihr : ‚Quel a été la cause de la ruine de l'empire des Sassanides ? Tu as été l'homme d'État de cette dynastie, et aujourd'hui il n'y a, dans le monde, personne qui puisse t'être comparé pour la rectitude du jugement, la conduite des affaires, l'intelligence et le savoir.‘ ‚Deux causes‘, répondit-il, ‚ont amené ce résultat : la première, c'est que les Sassanides ont confié les grandes affaires à des ignorants d'infime condition, et l'autre, c'est qu'ils n'ont pas cherché à s'attacher les gens de science et de bon jugement et qu'ils ont abandonné la direction des affaires à des femmes et à des enfants, personnes qui n'ont ni connaissance, ni expérience. Sache que chaque fois que les intérêts d'une dynastie tomberont entre les mains des femmes et des enfants, le pouvoir devra lui échapper[4].‘

Dans l'histoire du Ṭabaristān d'*Ibn Isfandiyār* (composée en 1216), Buzurǰmihr est nommé deux fois, d'abord comme l'auteur d'une étymologie populaire du nom géographique de Ṭabaristān[5], puis comme un des hommes célèbres de ce pays. Après la conquête de la Perse par les Arabes, Buzurǰmihr s'enfuit dans le Ṭabaristān.

---

[1] Ibid., p. 315. 21. Pour مهرادو حسيس il faut lire sans doute مهراذر جشنسب. C'est probablement le même livre qui a été remanié par El-Raiḥānī (ibid., p. 119. 20).

[2] Ed. de Schefer, p. 150, trad., p. 223.

[3] Ed., p. 163 sq., trad., p. 241 sq.

[4] Ed., p. 159, trad., p. 235 sq.

[5] Traduction de Browne (Gibb Memorial Series II), p. 32.

Quant on lui demanda, comment l'empire des Sassanides pouvait tomber en ruine, tandis qu'il possédait un homme comme lui, il répondit : ‚C'est parce que les Sassanides cherchaient l'appui de petits hommes dans les grandes affaires ; ainsi les choses sont arrivées là où elles sont arrivées.' Un jour on lui dit : ‚Viens, causons sur le destin et la prédestination.' Il répondit : ‚Qu'ai-je à faire avec une telle discussion ? Je vois une apparence extérieure d'où je déduis la réalité cachée : je vois des sots qui prospèrent et des sages indigents, et je sais que l'arrangement des résultats n'est pas dans la main des hommes [1].'

Une brève notice dans le Mujmilu't-tawārīχ (composé en 1126) nous informe [2] que ‚sous Khusrau Anōšarvān furent réunis beaucoup de savants, de médecins et de mōbaδs, comme Buzurǰmihr ē Bōχtaγān, le médecin Burzōē, qui a apporté le livre de ‚Kalīlaγ et Damnaγ', le dastūr Yūnān [3], Māhbōδ, Narsē et Sīmāh Burzēn'. L'auteur anonyme nous fait savoir encore [4] que ‚Hormizd, fils d'Anōšarvān, fit tuer tous les hommes distingués de la cour de son père qui vivaient encore, en se servant de prétextes [futiles], entre autres Īzad Gušasp, Varhrān Āδurmāhān et autres'.

Selon le Fārsnāmäh (composé au commencement du 12e siècle), dont l'auteur anonyme est désigné, par les éditeurs, MM. G. le Strange et R. A. Nicholson, sous le nom d'Ibnu'l-Balχī, Khusrau Anōšarvān a délibéré avec ses conseillers, dans la présence de Buzurǰmihr, sur les mesures à prendre contre les menées de l'hérétique Mazdak [5].

Buzurǰmihr est le héros de deux anecdotes racontées dans le Marzubānnāmäh de *Sa'du'd-dīn-i-Warāwīnī* (composé entre 1210 et 1225). En voici le résumé :

---

[1] Ibid., p. 85 sq.

[2] J. A., 4e série, t. I, p. 421 et 398.

[3] Voir F. Rosenberg, Not. de litt. parsie, p. 53 (no 32).

[4] J. A., 4e série, t. I, p. 422 et 398 sq.

[5] Éd. de G. le Strange et de R. A. Nicholson, p. 89. Dans les autres passages de ce livre où Buzurǰmihr est mentionné (pp. 91 et 97) il y a probablement une erreur de la part de l'auteur. Comme j'essaierai de le démontrer dans un autre endroit, l'auteur semble avoir remplacé le mot *vuzurγ-framāδār* (désignation du grand vézir sous les Sassanides) par le nom propre bien connu de Vuzurγmihr.

Buzurǰmihr avait l'habitude de se présenter à Khusrau Anōšarvān chaque jour de bon matin en disant : ‚Lève-toi de bonne heure, car à qui se lève matin, Dieu aide et prête la main.' Le roi, qui aimait à passer la nuit dans la débauche, se fâcha et ordonna secrètement à quelques-uns de ses serviteurs de guetter le sage un matin au moment où il allait se présenter au roi, et de lui voler le manteau sans autrement lui faire du mal. Les serviteurs l'épient et lui enlèvent le manteau. Buzurǰmihr, alors, retourne prendre un autre manteau. Lorsqu'il arrive à la cour, Khusrau lui demande pourquoi il est en retard, et il raconte ce qui lui est arrivé. ‚Eh bien', dit le roi, ‚ne m'as-tu pas prêché tous les jours qu'il faut se lever de bon matin, parce qu'à qui se lève matin, Dieu aide et prête la main ? Et voilà que ce malheur t'est arrivé justement parce que tu t'es levé de bon matin.' A quoi Buzurǰmihr répond : ‚Les voleurs s'étant levé avant moi, c'est à eux que Dieu a prêté la main.' Khusrau a honte et admire la repartie prompte du sage [1].

Un jour que Khusrau se promène avec Buzurǰmihr dans le jardin royal, ils s'arrêtent et regardent les canards qui prennent leurs ébats dans l'étang. Le roi laisse tomber, sans s'en apercevoir, un [anneau à] joyau précieux qu'il portait au doigt. Buzurǰmihr voit qu'un des canards avale le joyau, mais ne dit rien. Quelque temps après, Khusrau s'aperçoit que le joyau a disparu. L'ayant cherché en vain, il fait appeler Buzurǰmihr et lui demande ce qu'il faut faire pour le retrouver. Mais Buzurǰmihr, qui a vu dans les astres que ce jour-là lui est néfaste, pense que, s'il dit ce qu'il sait, et que le roi fasse tuer quelques-uns des deux mille canards sans trouver le joyau, il se fâchera contre lui et le taxera d'ignorance ou de tromperie ; par conséquent, il garde le silence. Mais un autre jour, que les astres lui sont propices, il se hâte de trouver le roi et lui dit qu'un des canards a avalé le joyau. Le roi ordonne de tuer les canards. Dans le ventre du premier canard qu'on tue, on trouve

---

[1] Marzubán-náma, ed. by Mírzá Muḥammad of Qazwín (Gibb Memorial Series VIII), p. 92 sq.

le joyau. Khusrau, étonné, demande à Buzurǰmihr, pourquoi il n'a pas dit auparavant ce qu'il savait. Le sage répond, qu'il a gardé le silence aussi longtemps que les astres lui étaient néfastes [1].

Ḥamdullāh Mustawfī-i-Qazwīnī dit, dans son Taʾrīχ-i-guzīdäh (composé en 1330), que le sage Buzurǰmihr était le vézir d'Anōšarvān le juste et originaire de Merv. Suit une longue série de ses sentences [2]. Dans le Nuzhatu'l-qulūb du même auteur [3] sont mentionnés parmi les hommes distingués et savants du temps des Khusrau qui étaient originaires de Merv le médecin Burzōē, Buzurǰmihr, fils de Bōχtaγān, et le musicien Bārbaδ.

Enfin, quelques détails biographiques peuvent être glanés dans les citations des paroles de sagesse attribuées à Buzurǰmihr qu'on trouve éparses chez divers auteurs orientaux :

Le Kitābu'l-maḥasin wa'l-masāwī de *Baïhaqī* (première moitié du dixième siècle) [4] : Lorsqu'on mena Buzurǰmihr à l'exécution, on lui dit : ‚Maintenant tu es à la dernière heure de ton existence dans ce monde et à ta première heure dans l'au-delà, prononce donc une parole qui rappellera ton souvenir.' Il répondit : ‚Que dirai-je ? Il y aurait beaucoup à dire. En voici une parole : Si tu peux laisser un bon souvenir de toi, fais-le.'

Des ‚Anecdotes amusantes', ouvrage écrit en syriaque par *Bar-Hebræus* (mort en 1286), nous citons le passage suivant d'après la traduction anglaise de M. Wallis Budge [5] : When the king was angry with this same Buzurǰmihr [6] and crucified him, his daughter

---

[1] Ibid., p. 119 sqq.

[2] Ed. de Browne (Gibb Memorial Series XIV. 1), p. 73. Sur les sentences, voir ci-dessous.

[3] Ed. de G. le Strange (Gibb Memorial Series XXIII. 1), p. 157, traduction du même (XXIII. 2), p. 154.

[4] Ed. de Schwally (Gießen, 1902), p. 202 ; à comparer le livre du même titre faussement attribué à J̌āḥiẓ, ed. van Vloten, p. 79, traduction allemande de Rescher, p. 68.

[5] Oriental Wit and Wisdom or the ‚Laughable Stories' collected by Bar-Hebræus, transl. by E. A. Wallis Budge (London, 1899), No. XCIII, p. 24.

[6] Bazarǰamhir.

heard [about it] and ran out among the men having her head uncovered, but when she came to her father on the cross she covered it. And when the king asked her concerning what she had done, she replied : ‚He was the only man [there] before whom it was meet to be ashamed [at being uncovered].‘

Le Kitābu'l-adkiyā d'*Ibnu'l-J̌auzī* (mort en 1200 de notre ère)[1] : Lorsque Khusrau [Parwēz] avait tué Buzurǰmihr, il voulut prendre pour femme la fille de celui-ci. Mais elle dit aux amis du roi : ‚Si votre maître était prudent, il ne prendrait pas à son sein une femme dont le désir de se venger n'est pas encore assouvi.‘

Mīrχōnd et les autres chroniqueurs des temps plus récents ne font que reproduire, sur Buzurǰmihr, les données des auteurs anciens.

Quant aux sentences de Buzurǰmihr, il en existe plusieurs collections en langue persane. *Haǰǰī Khalīfa* fait mention[2] d'un livre contenant les questions d'Anōšarvān et les réponses de Buzurǰmihr, traduit du pehlvi au persan sur l'ordre de l'émir samanide Nūh ibn Manṣūr (976-997 de notre ère) par son vézir Ibn Sīnā sous le titre de Ẓafarnāmäh. Or, il existe un Ẓafarnāmäh, qui renferme les sentences de Buzurǰmihr, et que Ch. Schefer a publié dans le premier volume de sa ‚Chrestomathie persane‘ en présupposant qu'il est identique à celui mentionné par Haǰǰī Khalīfa[3]. Cette identification m'est cependant fort douteuse, et voici pourquoi : le Ẓafarnāmäh publié par Schefer est un livre de sagesse, composé, selon les remarques introductives, par Buzurǰmihr sur l'ordre de Khusrau Anōšarvān, qui, l'ayant approuvé, le fit écrire avec de l'encre d'or. Ce n'est pas là une traduction du Pandnāmaγ pehlvi, mais un remaniement qui s'éloigne tellement de l'original, qu'à peine quatre ou cinq questions et réponses se laissent identifier. Au lieu du dialogue suivi, bien qu'un peu décousu, du Pandnāmaγ, ce Ẓafarnāmäh donne

[1] Traduction allemande de Rescher (Galata, 1925), p. 327.

[2] Ed. Flügel, IV, p. 175, n° 8015.

[3] Schefer (Préface, p. 3 sq.) émet l'hypothèse que le traducteur est ou le fameux philosophe Ibn Sīnā (Avicenne) lui-même, ou son père, qui était percepteur des finances à la cour des Samanides.

une série de questions et de réponses isolées sans aucune cohésion logique. D'autre part, Firdausī, comme nous venons de voir, a inséré dans son Šāhnāmāh une version du Pandnāmaγ également remaniée, il est vrai, mais qui reproduit pourtant, dans la forme métrique, assez fidèlement les grands traits de l'original, même dans l'arrangement des matières. Que la source immédiate de Firdausī ne soit pas une traduction arabe, mais une traduction persane faite directement sur l'original pehlvi, c'est ce que nous pouvons conclure avec certitude du fait que le poète emploie une quantité de mots et d'expressions qui sont tout simplement les mots et expressions pehlvis du Pandnāmaγ rendus dans la forme persane. Chez Firdausī, comme dans le livre dont parle Hağğī Khalīfa, il s'agit de questions posées par Anōšarvān et de réponses données par Buzurǰmihr; dans le Ẓafarnāmāh publié par Schefer, au contraire, Buzurǰmihr est le disciple qui fait des questions à son précepteur anonyme, qui y répond. Ainsi tout porte à croire que, pour ce chapitre-là, Firdausī, qui composait son chef d'œuvre environ entre 995 et 999[1] dans le pays dominé par les Samanides, a eu pour source la traduction persane récemment faite sur l'ordre de l'émir samanide par Ibn Sīnā (qui que soit le grand dignitaire de ce nom). Mais s'il en est ainsi, le Ẓafarnāmāh publié par Schefer ne peut pas être l'œuvre d'Ibn Sīnā, mais doit être considéré comme une fiction plus récente composée avec de vagues réminiscences de l'original.

Si le Pandnāmaγ pehlvi est facile à reconnaître à travers la version poétique de Firdausī, il y a subi, cependant, comme nous l'avons remarqué, des remaniements, et ces remaniements sont très caractéristiques. Les détails relatifs aux articles de foi du mazdéisme ont disparu, et tout ce qui est exclusivement zoroastrien dans le Pandnāmaγ a été remplacé par des réflexions pieuses d'un caractère non dogmatique et quelque peu abstrait.

Le J̌āvīdān-χirad d'*Abū 'Alī Muḥammad ibn Maskūyah* (mort en 1030) contient quelques paroles de Buzurǰmihr, dans lesquelles

---

[1] Nöldeke, Das iranische Nationalepos, 2e éd., p. 26.

on reconnaît encore le Pandnāmaγ. On y trouve quelques détails de l'original pehlvi que Firdausī a omis[1].

La collection des sentences de Buzurǰmihr donnée dans le Ta'rīχ-i-guzīdah de *Ḥamdullāh Mustawfī*[2] n'est qu'une reproduction du faux Ẓafarnāmäh avec quelques amplifications.

Les maximes politiques qui se trouvent dans le Pandnāmaγ sont très générales et très abstraites. Chez Firdausī, Buzurǰmihr, dans ses discours à l'occasion des sept fêtes, s'exprime avec plus d'étendue sur ces matières-là. A la quatrième fête surtout, il explique quelle doit être la conduite d'un roi idéal[3]. Le poète suit ici, évidemment, mais avec plus de liberté, la même source de laquelle dérivent les douze préceptes de Buzurǰmihr donnés par Mas'ūdī[4]. C'est, tout naturellement, la sagesse politique de Buzurǰmihr qui intéresse l'homme d'État Niẓāmu'l-mulk[5].

En outre, on trouvera, éparses dans la littérature arabe et persane, surtout dans les livres d'*adab*, beaucoup d'apophtegmes attribués à Buzurǰmihr, par exemple *Ibnu-l-Faqīh*, BGA., V, p. 1, l. 7 sqq.; *Baïhaqī* 2. 5, 131. 15 (= Pseudo-J̌āḥiz, éd. de van Vloten, p. 39, trad. de Rescher, p. 31, sentence remontant au Pandnāmaγ, ‚Ganjesháyagán', § 91), 372. 11 (= Pseudo-J̌āḥiz, p. 173, Rescher, p. 155 : celui qui connaît Dieu ne s'oppose pas à ses commandements, citation d',un des livres de Buzurǰmihr', à comparer Firdausī, première fête, éd. Mohl, VI, p. 254, vers 1125), 428. 12, 508. 9; *Sa'dī*, Golestān, I. 32 et I. 39. Les anecdotes de Sa'dī sont probablement inventées de toutes pièces par le poète.

Le chapitre II des ‚Anecdotes amusantes' de Bar-Hebræus, auxquelles nous avons déjà fait allusion, contient une série de mots d'esprit attribués à Buzurǰmihr.

* * *

[1] Voir la préface du ‚Ganjesháyagán' de Peshotan Sanjana, p. X sqq., et comparer la notice d'Ethé dans le G. Ir. Phil., II, p. 346.

[2] Voir ci-dessus, p. 96. Cette partie du Ta'rīχ-i-guzīdah a été publiée dans la chrestomathie de Salemann et Shukovski (Persische Grammatik, pp. 41*-48*).

[3] Ed. de Mohl, VI, p. 274 sq. [4] Voir ci-dessus, p. 90. [5] Ci-dessus, p. 93.

Buzurǰmihr, grand vézir de Khusrau I, est-il, oui ou non, un personnage historique?

Ce qui est certain, c'est qu'aucune source contemporaine ou remontant à des relations contemporaines n'en a fait mention. Ni les Byzantins, ni les Arméniens ne connaissent un ‚Vuzurγmihr', ni les Syriens non plus, car les anecdotes syriennes relatives à Buzurǰmihr que nous a transmises Bar-Hebræus, auteur bien récent appartenant à une famille juive, sont puisées à des sources arabes. Et nous pouvons constater que le Xwaδāināmaγ, chronique officielle de la cour sassanide composée sous Yazdgard III et qui a été la source principale des récits des auteurs arabes et persans concernant l'histoire ancienne de la Perse, ne l'a mentionné non plus, car le nom de Buzurǰmihr n'apparaît ni chez Ṭabarī, ni chez Eutychius, ni chez Ibn Qutaïba, trois auteurs qui ont suivi une version arabe relativement peu amplifiée du Xwaδāināmaγ, et les relations qui se trouvent chez les autres auteurs anciens diffèrent tellement l'une de l'autre, qu'il est évident qu'elles ne remontent pas à une même source. Dīnawarī a conservé tout justement le nom du sage. Le Nihāyat, qui reproduit, en général, les traits principaux de Dīnawarī en y ajoutant des matières prises de toutes parts, a plus de détails sur lui, mais nous n'en avons pour le moment que les indications très sommaires données par Browne. C'est à Ṯa'ālibī et à Firdausī que nous devons surtout les détails de la vie de Buzurǰmihr, et nous savons que ces deux auteurs ont suivi une version du Xwaδāināmaγ qui était augmentée d'une grande quantité de traditions tirées des romans populaires et des traités de morale (*andarz*) en pehlvi, et que Firdausī y a ajouté encore beaucoup de matières puisées à des sources de la même catégorie. Un de ces romans, qui a été utilisé par la source commune de Ṯa'ālibī et de Firdausī en ce qui concerne Buzurǰmihr, existe encore : c'est le livre pehlvi du jeu d'échecs. Le récit du songe de Khusrau Anōšarvān expliqué par Buzurǰmihr, contient probablement la substance d'un autre roman. Firdausī, de plus, s'est servi de la version persane d'un autre ouvrage pehlvi que nous avons en mains, à savoir le Pandnāmaγ. Il semble qu'il

ait existé un autre livre d'andarz traitant de la sagesse politique de Buzurǰmihr, lequel a été mis à profit par Firdausī et Maʿsūdī.

Il s'ensuit de tout cela que la tradition relative à Buzurǰmihr ne constitue pas une unité. Un récit pehlvi comprenant toute sa vie et son activité comme précepteur de morale et de politique n'a jamais existé. Bien que Buzurǰmihr ait été, selon la tradition, le premier ministre de Khusrau, aucun détail qui puisse servir à illustrer son œuvre d'homme d'État actif n'est conservé.

Quant à la fin de la vie de Buzurǰmihr, il y a deux traditions, dont une exclut l'autre : 1° il a été exécuté sur l'ordre d'un des successeurs de Khusrau I (Masʿūdī, Baïhaqī, Bar-Hebræus, Ibnu'l-J̌auzī) ; 2° il a survécu à la chute de l'empire sassanide (Niẓāmu'l-mulk, Ibn Isfandiyār). La dernière tradition est, forcément, post-sassanide ; pour mettre à la bouche d'un sage fameux les réflexions qu'on avait fait après la conquête arabe sur les causes de cette catastrophe, on n'a pas hésité à faire vivre Buzurǰmihr jusqu'à l'âge de cent ans ou plus. Et la première des deux traditions repose sur une combinaison secondaire. Nous avons vu que, d'après Ṯaʿālibī, le roi Hormizd IV a fait exécuter entre autres un de ses grands dignitaires du nom de Burzmihr ; chez Firdausī cet homme est appelé une fois Burzmihr, l'autre fois Sīmāh Burzēn. Masʿūdī seul lui donne le nom de Buzurǰmihr, mais il raconte l'histoire de la chute de ce ministre — sous Khusrau II — d'une manière comme si ce Buzurǰmihr n'était pas le même que celui qu'il a mentionné sous Khusrau I, bien qu'il porte le même nom patronymique. Si, dans la version originale, le sage conseiller de Khusrau I avait été tué par Hormizd IV ou Khusrau II, on n'aurait pas détaché l'épisode finale de l'histoire de cet homme célèbre pour le rattacher à celle d'un autre personnage peu connu. Cela serait contraire à la psychologie de la formation des légendes. Mais les choses s'expliquent facilement en supposant que la version donnée par Firdausī et Ṯaʿālibī est originale : le grand seigneur tué par Hormizd, roi soupçonneux et jaloux des nobles selon la tradition orientale, était Sīmāh Burzēn ou [Sīmāh] Burzmihr ; le nom est devenu Buzurǰmihr chez Masʿūdī,

et ainsi une lacune dans la biographie du sage était comblée. Quelques traits se sont ajoutés après coup : des sentences prononcées avant l'exécution, la conduite de la fille du sage après l'exécution de son père, enfin le projet du roi de prendre pour femme cette jeune fille et la réponse de celle-ci. Nous concluons donc, que les sources perdues auxquelles remontent les plus anciennes relations conservées de l'histoire de Buzurǰmihr n'ont rien dit sur la dernière partie et la fin de sa vie.

Ce qui reste de l'histoire de notre sage consiste en trois épisodes[1]:

1° Khusrau I cherche par tout le royaume un savant qui puisse interpréter un songe qu'il a eu. Buzurǰmihr, jeune garçon encore, comprenant la signification du songe, se fait présenter au roi et lui dit de faire défiler nues devant lui toutes les femmes de son harem. Il se trouve parmi elles, déguisé en femme, un jeune homme, amant d'une des femmes. Le roi admire la sagacité du jeune homme et en fait son intime familier.

2° Le roi de l'Inde, tributaire de Khusrau, envoie à celui-ci un jeu d'échecs : si les savants de Khusrau ne parviennent pas à en expliquer les règles, il sera exempt de l'obligation de payer le tribut, et Khusrau lui sera tributaire à son tour. Buzurǰmihr explique le jeu, puis il invente le jeu de nard, qui est envoyé au roi de l'Inde, dont les hommes savants ne savent pas l'expliquer.

3° Khusrau, pris d'un soupçon mal fondé contre Buzurǰmihr, le fait emprisonner et maltraiter. L'empereur de Byzance se déclare exempt de l'obligation de payer le tribut qui lui est imposé, si Khusrau ne réussit pas à deviner ce que contient un coffre qu'il lui envoie. Comme personne ne sait trouver le mot de l'énigme, Buzurǰmihr est délivré de la prison, devine le contenu du coffre par son habileté à interpréter un présage, et rentre en faveur chez le roi.

---

[1] Je fais abstraction de l'anecdote de Firdausī du cordonnier ambitieux, où Buzurǰmihr joue tout simplement le rôle d'intermédiaire. En effet, Buzurǰmihr ne figure ici que parce que le conteur a besoin d'un conseiller intime du roi pour faire marcher l'action du petit drame.

Le caractère légendaire des trois épisodes saute aux yeux. Nous avons vu que l'histoire du jeu d'échecs est tirée d'un petit roman pehlvi qui ne contient que cette épisode seule. La façon dont les deux autres épisodes sont distribuées parmi d'autres récits dans les narrations de Ṯaʿālibī et de Firdausī montre à coup sûr qu'elles ont été puisées à des sources distinctes. Chaque épisode de la vie de Buzurǰmihr a formé le sujet d'un livre populaire particulier.

Le motif de l'explication du songe par un examen des femmes du harem est connu ailleurs dans l'orient. Il a été utilisé dans un conte populaire égyptien[1].

La deuxième et la troisième épisode sont construites sur un même motif : le sage tire le roi d'embarras (question du paiement d'un tribut) en expliquant une énigme. A ce motif s'ajoute, dans la troisième épisode, un autre trait : le sage, injustement emprisonné, est mis en liberté, parce qu'il est le seul qui puisse pénétrer le mystère de l'énigme. Cette combinaison de motifs a été en vogue dans tout le proche orient depuis des milliers d'années. C'est M. Th. Nöldeke[2] qui, le premier, a attiré l'attention sur les ressemblances de la légende de Buzurǰmihr avec celle du sage Aḥiqar, dont on a trouvé des fragments en araméen parmi les papyrus d'Eléphantine datant du cinquième siècle avant notre ère, et qui existe en outre en des versions arménienne, syrienne, slave et arabe (Les Mille et une Nuits): Aḥiqar, ministre des rois assyriens Sanherib et Asarhaddon, est condamné à mort par une intrigue de son neveu Nadan, mais le fonctionnaire chargé de son exécution le tient caché jusqu'au moment où le roi se trouve embarrassé par un message du roi d'Égypte, qui exige un tribut de lui, s'il ne parvient à s'acquitter d'une tâche en apparence impossible. Aḥiqar, par sa sagesse, résoud le problème et rentre dans la faveur du roi. Les différents événements du conte

[1] Dulac, Mémoires de la mission archéologique française, 1889, nº IV; Arabiske Æventyr, oversatte af J. Œstrup, Copenhague, 1925, p. 74 sq.

[2] Untersuchungen zum Achiqarroman (Abhandl. d. kgl. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen, 1913, p. 27, note 1); à comparer F. Buhl dans les ‚Studier tillegnade Esaias Tegnér', 1918, p. 14 sqq.

fournissent au narrateur l'occasion de produire des séries de sentences, qui sont mises dans la bouche d'Aḥiqar.

Ainsi, déjà dans nos plus anciennes sources de l'histoire de Buzurǰmihr, tout ce qui est raconté sur la vie de ce sage consiste en vieux motifs de légendes, qui ont été en vogue de tous temps et dont quelques-uns ont été rattachés également aux légendes d'autres représentants d'un type très populaire en orient : ce sage à qui toutes les péripéties du sort servent de prétexte pour débiter des sentences et maximes morales. Buzurǰmihr lui-même se présente à nous sous la forme de ce type littéraire, d'où nous pouvons inférer que les apophtegmes qui lui sont attribués sont, pour une bonne partie au moins, aussi apocryphes que les épisodes de sa vie que la légende a conservées.

Après cet examen des matériaux, il ne reste guère de Buzurǰmihr que le nom. Alors, en dernier lieu, nous demandons : est-ce qu'il a existé, sous Khusrau I, un homme doué de hautes qualités intellectuelles et morales, qui a été, non pas un homme d'État, non pas le ministre, mais l'ami et un des intimes du roi, et qui a eu dans certains cercles un renom qui explique le fait qu'une quantité d'anciens motifs de légende ont pu se rattacher à son nom? La question ainsi posée, la possibilité d'une identification se présente d'elle-même. Il y a eu un personnage historique qui jouissait de la confiance de Khusrau I, un savant fameux de son temps et qui a laissé une œuvre littéraire témoignant de la sagesse et de la philosophie humaine de son auteur. Son nom était Burzōē.

Burzōē est un nom hypocoristique, dont le premier élément est *burz* (‚haut', ‚élevé'). Quel a été le second élément remplacé par le suffixe *-ōē*? Nous connaissons quatre ou cinq noms sassanides composés de burz- qui sont tellement rares que chacun d'eux n'est constaté qu'une fois ; un seul nom de cette formation est très commun, à savoir Burzmihr[1]. Comme les noms hypocoristiques ont été formé pour la plupart, probablement, de noms d'occurrence fréquente, toutes

[1] Justi, Iranisches Namenbuch, p. 74.

les chances sont pour Burzmihr. Aussi Justi propose-t-il de voir dans le nom de Burzōē une abréviation de Burzmihr[1].

Ce Burzōē était un médecin fameux, mais il doit son renom surtout à la traduction en pehlvi du livre sanscrit intitulé le Pañcatantra, collection de fables moralisantes bien connue. Le titre de la traduction était ‚Kalīlaγ et Damnaγ'. Firdausī dit que Burzōē ‚avait sa part dans toutes les sciences et chacune de ces parts aurait suffi pour lui donner la renommée dans le monde entier[2]'. Une jolie légende est rapportée par Ṯaʿālibī[3] et Firdausī[4] : Burzōē, ayant entendu dire qu'il y avait dans l'Inde une herbe qui faisait revivre les morts, formait le projet d'un voyage dans l'Inde pour trouver cette plante merveilleuse. Il sut intéresser Khusrau à son projet et partit avec le secours libéral du roi et muni d'une lettre de celui-ci au roi de l'Inde. Mais malgré toutes ses recherches il ne put trouver l'herbe d'immortalité. Enfin, il fit la connaissance d'un vieillard sage, qui lui fit savoir que l'idée de l'herbe d'immortalité n'était qu'une allégorie : l'herbe qui faisait revivre les morts était la collection de maximes contenue dans le livre intitulé ‚Kalīlaγ et Damnaγ', qui se trouvait dans le trésor du roi. Burzōē, alors, obtint du roi la permission de voir ce livre, mais à condition de ne le lire qu'en présence du roi et de ne pas le copier. Il en lisait donc chaque jour une partie en présence du roi, apprenait par cœur ce qu'il avait lu et le mettait par écrit quant il était rentré chez lui. Lorsqu'il fut retourné en Perse, Khusrau lui ordonna de traduire en pehlvi le livre qu'il apportait.

Il y a sans doute un élément de vérité dans cette légende. Dans la préface très intéressante de son ‚Kalīlaγ et Damnaγ', que nous connaissons dans la version arabe d'Ibnu'l-Muqaffaʿ, Burzōē dit expressément qu'il a fait un voyage dans l'Inde et visité les rois

[1] Ibid., p. 74, article Burzōē.

[2] Ed. Mohl, VI, p. 444, vers 3437 sq.

[3] Ed. Zotenberg, p. 629 sqq.

[4] Ed. Mohl, VI, p. 844 sqq.

indiens[1], et qu'il y a copié le ,Kalīlaγ' et quelques autres livres[2]. Il se montre aussi, dans cette préface, comme l'élève des Indiens; non seulement l'influence de la littérature bouddhiste s'y fait jour[3], mais l'auteur fait allusion à des théories de médecine d'origine indienne[4]. C'est probablement pendant son séjour dans l'Inde que Burzōē a acquis les connaissances de la langue sanscrite nécessaires pour comprendre le Pañcatantra et le rendre dans sa langue natale.

Examinons donc les faits qui puissent rendre vraisemblable l'identification du Burzōē historique avec le Buzurǰmihr légendaire[5].

Buzurǰmihr a fait un voyage dans l'Inde, tout comme Burzōē. Les deux noms se rattachent au courant d'influence indienne qui se fait sentir à l'époque de Khusrau I.

En-Nadīm dit dans son Fihrist[6]: ,Mais quant au livre „Kalīlaγ et Damnaγ", il y a des opinions diverses. On dit que les Indiens l'ont composé, et que cela ressort de l'introduction du livre. D'autres disent que les rois arsacides l'ont composé et que c'est à tort que les Indiens se l'approprient. D'autres encore prétendent qu'il a été composé par les Perses, et que les Indiens se l'attribuent à tort. Et il y en a aussi qui disent que l'auteur en était, pour quelques parties, le sage Buzurǰmihr.' D'après Ṯaʿālibī[7] et Firdausī[8], Buzurǰmihr a traduit en pehlvi le ,Kalīlaγ' apporté de l'Inde par Burzōē et y a ajouté la préface qui contient la biographie de Burzōē. Mais dans cette préface, Burzōē parle de lui-même à la première personne.

[1] Burzōēs Einleitung zu dem Buche Kalīla wa Dimna, übersetzt und erläutert von Th. Nöldeke (Schriften der Wissenschaftlichen Gesellschaft in Straßburg, 12), 1912, p. 14.

[2] Ibid., p. 27.

[3] Nöldeke, l. c., p. 5.

[4] Hertel, chez Nöldeke, l. c., p. 22, note.

[5] Je n'attache aucune importance au fait que Burzōē et Buzurǰmihr, d'après une tradition rapportée par Ḥamdullāh Mustawfī, étaient originaires de Merv tous les deux. Que deux célébrités contemporaines soient nées dans la même ville, il n'y aurait là rien d'extraordinaire. Selon une autre tradition (Istaχrī, BGA., I, p. 262) Burzōē était né dans le district d'Abršahr (Nichapour).

[6] p. 304 sq. [7] Zotenberg, p. 633.

[8] Ed. Mohl, VI, p. 454, vers 3541 sqq.

Dans la traduction arabe du ‚Kalīlaγ' due à la plume d'Ibnu'l-Muqaffa', le chapitre introductif est conservé avec quelques amplifications faites par le traducteur. Burzōē y rend compte de ses études de médecine et des réflexions qui l'ont déterminé à embrasser une vie ascétique. Or, de telles autobiographies sont assez rares dans la littérature ancienne, et dans la littérature pehlvie, le seul spécimen en est, que je sache, le Pandnāmaγ de Buzurǰmihr. Nous y trouvons, mises dans la bouche de Buzurǰmihr, des réflexions qui ont une ressemblance remarquable avec quelques passages de la préface du ‚Kalīlaγ' de Burzōē, telle qu'elle nous est parvenue dans la version d'Ibnu'l-Muqaffa'. En voici un exemple :

Préface de Burzōē [1] : ... Je retenais donc mes mains de coups, de meurtre, de rapine et de vol, je gardais mon corps d'impudicité et ma langue de mensonges et de toute parole qui eût pu nuire à quiconque, j'évitais la moindre tromperie, fraude, parole peu convenable, contre-vérité, calomnie et raillerie, et prenais soin aussi, que mon cœur ne souhaitât de mal à personne, et m'efforçais de ne pas nier la ressuscitation et la résurrection, la récompense et la punition [dans l'au-delà]. Je détournais mon âme de ce qui est mal et m'associais avec zèle à ce qui est bon...

Pandnāmaγ [2] : ... Or, comme j'ai en moi le désir ardent de me conduire avec justice et d'éviter le péché, je n'ai pas, il est vrai, le pouvoir d'empêcher les potentats du temps de commettre et de faire commettre des abus d'autorité, mais en regardant le péché j'ai la volonté de m'en garder par le savoir, tant que j'en possède [3]. Je ne doute pas de l'existence de dieu et de l'anéantissement [final] des démons, ni de la foi et de l'âme, du paradis et de l'enfer, du règlement de [notre] compte au troisième jour [après la mort], ni de la résurrection ; et ce qui me tient au cœur, c'est la vérité religieuse

---

[1] Nöldeke, l. c., p. 18.

[2] Ed. de Peshotan, § 1, vers la fin. On se souviendra que, dans le Pandnāmaγ, Buzurǰmihr s'adresse au roi, tandis que Burzōē, dans sa préface, s'adresse aux lecteurs.

[3] Traduction incertaine.

et le bien-être qui a son origine dans le corps, l'âme et l'esprit, et tout ce qui est bon dans ce monde et le monde spirituel (c'est-à-dire l'au-delà)...

Le lecteur, en parcourant les extraits du Pandnāmaγ et ceux de la préface du ,Kalīlaγ' donnés ci-après, n'aura pas de peine à y constater d'autres ressemblances encore. Et quant à l'autre livre pehlvi qui a Buzurǰmihr pour objet, le livre du jeu d'échecs, il a aussi un point de contact avec le ,Kalīlaγ' : le roi indien qui envoie le jeu d'échecs au roi de Perse et fournit par cela à Buzurǰmihr l'occasion de manifester sa perspicacité, s'appelle Dēwsarm. C'est le Dēwsarm du ,Kalīlaγ' (Dabšalm chez Ibnu'l-Muqaffaʿ, Dēvaśarman de l'original sanscrit), le roi indien pour qui le sage Bidpay avait composé cette collection de fables.

Voilà les faits qui me portent à croire que Buzurǰmihr, le sage mystérieux, n'est que le double de Burzōē, le grand médecin de Khusrau I, et que le nom de Buzurǰmihr, ,Celui qui a le grand Mithra [pour protecteur]' est une altération de Burzmihr, ,Celui qui a le haut Mithra [pour protecteur]', le nom complet de Burzōē. Ce défigurement du nom de Burzmihr ne peut pas, cependant, avoir son origine dans la graphique pehlvie, car en pehlvi les premiers éléments des deux noms, *burz* et *vuzurγ* (écrit *v*[u]*čurg*) ne se ressemblent guère, mais il s'explique aisément par l'écriture arabe (Burzmihr = برزمهر, Buzurǰmihr = بزرجمهر). Cela veut dire que l'altération du nom n'a eu lieu que quelque temps après la conquête arabe, lorsqu'on avait commencé de mettre par écrit, en langue arabe, les anciennes traditions de l'époque sassanide. Mais alors nos deux sources pehlvies, le Pandnāmaγ et le livre du jeu d'échecs, doivent avoir été composées encore plus tard, ou, au moins, nous sont parvenues dans une rédaction plus récente, l'auteur ou le rédacteur ayant ramené artificiellement le nom arabisé Buzurǰmihr à sa forme pehlvie Vuzurγmihr. Que le Pandnāmaγ, dans sa forme actuelle, soit d'origine assez récente, c'est ce que nous pouvons constater d'ailleurs en mettant en ligne de compte un autre passage de l'introduction du livre, où Buzurǰmihr fait la remarque suivante : ,Au cours de trois cents

ans[1] une famille périt, son nom est oublié et n'est plus rappelé, et les temples des mages tombent en ruine et sont souillés.' Evidemment ces mots-là n'ont pu être écrits qu'après la conquête de la Perse par les muslims. Nous pouvons en effet, d'après ce passage, fixer la date de la rédaction à environ trois cents ans après la période de Khusrau I, c'est-à-dire au milieu du neuvième siècle. C'est là justement la grande époque des compilations pehlvies faites sur les restes de la littérature religieuse des temps sassanides par les prêtres zoroastriens.

D'après ces données, le développement de la légende de Buzurǰmihr peut se résumer, avec une certaine probabilité, je crois, de la manière suivante :

Pendant le règne de Khusrau I la Perse subit l'influence de la littérature et de la civilisation de l'Inde. Un des premiers promoteurs de ce courant était le médecin Burzōē, qui allait dans l'Inde pour y étudier son art, et qui traduisait le Pañcatantra en pehlvi sous le titre de ,Kalīlaγ et Damnaγ' et le faisait précéder par une préface auto-biographique, dans laquelle il exposa une philosophie humaine tendant vers un ascétisme contraire, au fonds, à la religion zoroastrienne, mais qui, secondé par le fatalisme qui résultait du zurvānisme officiel[2], commençait alors à gagner les âmes des penseurs de la Perse. Burzōē était en faveur chez Khusrau, qui, plus tolérant que le clergé zoroastrien, s'intéressait aux idées philosophiques des Grecs et des Indiens. Le ,Kalīlaγ' est devenu populaire, très vite, parmi les classes instruites de la société perse et a donné au traducteur une grande renommée, et la postérité a rattaché son nom à l'introduction d'une autre nouveauté d'origine indienne, à savoir le jeu d'échecs. On citait des paroles de sagesse de Burzmihr — vrai nom de Burzōē — et on lui attribuait bien des sentences et des maximes qu'il n'avait jamais prononcés. Puis des légendes diverses,

---

[1] Dans le manuscrit publié par Jamasp-Asana, on lit le chiffre de 400, mais c'est là sans doute une faute du copiste.

[2] Voir mes ,Études sur le zoroastrisme de la Perse antique' (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs hist.-fil. Meddelelser, XV. 2), p. 45 sqq.

qui couraient sur les anciens sages, furent mises en rapport avec son nom. Il s'est formé ainsi, au cours de quelques siècles, sur Burzmihr des traditions qui allaient donner sujet à de petits livres populaires en arabe. Par une fausse lecture dans l'écriture arabe le héros des légendes et l'auteur des sentences eut le nom de Buzurǰmihr. Mais comme le nom du traducteur pehlvi du ‚Kalīlaγ' était toujours transmis sous la forme hypocoristique de Burzōē, on finit par croire que Burzōē et Buzurǰmihr étaient deux personnages différents, contemporains et natifs de la même ville. Cependant les traces de leur identité originale restaient : Buzurǰmihr, disait-on, avait composé quelques parties du ‚Kalīlaγ', ou bien c'était Burzōē qui l'avait apporté de l'Inde et Buzurǰmihr qui l'avait traduit et qui avait composé la préface (dans laquelle Burzōē parle de lui-même à la première personne ![1]). Enfin la légende de la recherche de l'herbe d'immortalité et de la découverte du livre de ‚Kalīlaγ' restait liée au nom de Burzōē, tandis que toutes les autres légendes et les mots de sagesse se rattachaient au nom de Buzurǰmihr. D'après le modèle d'Aḥiqar, dont la tradition avait contribuée à former le caractère légendaire de Buzurǰmihr, on faisait de celui-ci le premier ministre du grand roi, et par conséquence on lui attribuait des maximes de gouvernement.

Au neuvième siècle, les prêtres zoroastriens, dans leurs efforts pour faire revivre la littérature religieuse dans la langue pehlvie morte, s'approprièrent le nom apocryphe du sage, qu'ils ramenaient à la forme pehlvie (Vuzurγmihr), et composèrent avec des réminiscences de la préface du ‚Kalilaγ' un livre de sagesse dans le style des *andarz* zoroastriens, dans lequel quelques sentences qui reflètent la philosophie humaine et pieuse de Burzōē sont combinées avec des exposés théologiques et dogmatiques de sorte à faire de ce Pandnāmaγ un livre d'édification à l'usage des croyants. C'est probablement vers le même temps que la légende du jeu d'échecs a été écrite en pehlvie.

[1] A comparer V. Chauvin, Bibliographie des ouvrages arabes, II, p. 84, sur le ‚Kalīlaγ' : Chapitre IV, chapitre de Barzouyèh le médecin, écrit par Buzurdjmihr, fils de Bakhtégan.

Vers la fin du dixième siècle, le Pandnāmaγ fut traduit en persan avec les modifications nécessaires pour le faire goûter par un public islamique; c'est cette version que Firdausī a mise en vers dans son Šāhnāmāh. Le Ẓafarnāmāh persan qui existe aujourd'hui en est un remaniement bien plus radical. Les légendes relatives à Buzurǰmihr ont été insérées dans la version arabe du Xwaδāināmaγ qui a été la source principale des œuvres de Ṯaʿālibī et Firdausī.

Enfin, Sīmāh Burzēn ou [Sīmāh] Burzmihr a été identifié avec Buzurǰmihr, et sa mort tragique a fourni à l'histoire du sage populaire la fin qui lui manquait. Comme au moins deux des trois grands seigneurs tués par ordre d'Hormizd IV, d'après la relation la plus détaillée, celle de Firdausī, sont, à ce qu'il paraît, des personnages historiques[1], on pourrait se demander si le troisième, le Sīmāh Burzēn ou Burzmihr en question, ne serait pas tout de même identique au médecin Burzōē (Burzmihr), le Buzurǰmihr de la légende. Mais c'est, je crois, très peu probable, et par deux raisons : 1° il serait très singulier qu'un homme soit mentionné sous deux noms hypocoristiques différents, Burzōē et Burzēn; 2° il s'ensuit des relations de nos sources que les victimes de la tyrannie d'Hormizd dont il s'agit étaient de la classe des plus hauts dignitaires, et rien n'indique que le médecin Burzōē, bien qu'il fût de très bonne famille, ait appartenu à cette classe, très exclusive jusqu'au temps de Khusrau II.

Plus tard, de nouvelles anecdotes se sont ajoutées à la masse des légendes de Buzurǰmihr. Il est curieux de voir apparaître le trait du joyau avalé par un oiseau, lequel a servi, chez Firdausī, à motiver le courroux de Khusrau Anōšarvān contre Buzurǰmihr, dans une combinaison toute différente dans une des deux anecdotes relatives à Buzurǰmihr qui se trouvent dans le Marzubānnāmah[2].

---

[1] Īzaδ Gušasp ou Yazd-Gušnasp, vézir d'Hormizd, est tué, d'après le roman pehlvi de Varhrān Čōbēn, non pas par Hormizd, mais par un de ses propres compagnons de guerre (son cousin selon Dīnawarī, le Nihāyat et Belʿamī); c'est le grand dignitaire mentionné par Procope et Ménandre sous le nom d'Ἰσδιγούσνας, Ἰεσδεγουσνάφ (Justi, Namenbuch, p. 149). Varhrān Āδurmāhān est probablement ce Varhrān Āδurē ē Āδurmāhān dont une gemme a conservé le nom et le portrait (Mordtmann, ZDMG. 31, p. 594, nº 30). [2] Voir ci-dessus, p. 95.

APPENDICE.

Extraits de la préface du ‚Kalīlaγ et Damnaγ‘

écrite en pehlvi par Burzōē et traduite en arabe par Ibnu'l-Muqaffa'[1].

Mon père appartenait à la classe des guerriers[2], ma mère était fille d'une famille distinguée de prêtres. Une des premières grâces que le Seigneur[3] m'a accordées fut celle-ci de devenir l'enfant favori de mes parents, et qu'ils se donnassent plus de peine pour mon éducation que pour celle de mes frères. Ils m'envoyèrent donc, lorsque j'avais sept ans passés, à l'école primaire. Quand j'avais appris à écrire bien, je remerciai mes parents et commençai à considérer la science. La première branche de celle-ci à laquelle je me sentais attiré fut la médecine. Elle m'intéressa beaucoup, car j'en reconnus l'excellence, et plus j'en apprenais, plus je l'aimais, et avec plus de zèle je l'étudiais. Lorsque je m'y étais avancé à tel point que je pouvais penser à traiter les malades, je me mis à délibérer et fis l'observation suivante sur les quatre choses auxquelles aspirent les hommes : qu'est-ce que je dois m'efforcer de gagner : l'argent, le bien-être, le renom ou la récompense de l'au-delà ? Ce qui décidait le choix de mon état était l'observation, que les gens d'esprit louent la médecine, et qu'aucune confession religieuse ne la blâme. Je lisais cependant dans les ouvrages de médecine que le meilleur médecin est celui qui, s'adonnant à sa profession, n'aspire qu'à la récompense de l'au-delà, et je résolus de m'arranger en conséquence et de ne prétendre au profit terrestre pour ne ressembler au marchand qui vendait pour une perle sans valeur un rubis au moyen duquel il aurait pu gagner toutes les richesses du monde. Mais je lisais encore dans les œuvres des anciens que, si un médecin aspire à gagner par son art la récompense de l'au-delà, il n'en perd pas pour cela sa portion des biens terrestres, mais qu'il ressemble en cela à un semeur

---

[1] D'après la traduction de Nöldeke (Burzōēs Einleitung, p. 11 sqq.).

[2] Sur les ‚chevaliers‘, voir mon ‚Empire des Sassanides‘, p. 44.

[3] Yazdān, Ōhrmazd.

qui ensemence avec soin son champ pour avoir du blé, et pour qui toutes sortes d'herbes [utiles] poussent tout naturellement avec le blé germant. Alors, dans l'espoir d'une récompense dans l'au-delà, je me mis à guérir les malades et me donnai grand'peine à traiter tous les malades dont j'attendais la guérison, voire même d'autres au sujet de qui je n'avais plus d'espoir, mais dont j'essayais de soulager au moins les souffrances. Je traitais en personne ceux que je pouvais traiter, et si cela n'était pas possible, je donnais aux malades les prescriptions nécessaires et leur faisais don des médicaments. Et à personne à qui je donnais mes soins je ne demandais ni honoraire ni autre sorte de récompense. Je n'enviais aucun de mes collègues qui m'égalât en savoir et me surpassât en considération et en fortune, mais qui négligeait l'honnêteté et la bonne conduite en paroles et en actes. Cependant, comme mon âme y était disposée et me poussait à leur porter envie et à désirer une place comme la leur, je plaidais ainsi contre elle : ‚O mon âme, ne sais-tu pas distinguer ce qui est utile de ce qui est nuisible ? Ne cesseras-tu pas de désirer quelque chose dont l'acquisition apportera à qui que ce soit peu de profit et beaucoup de peine et de misère, et dont l'abandon final lui causera de grands chagrins et plus tard une punition immense ? O mon âme, ne penses-tu pas à ce qui arrivera après cette vie ? Est-ce que l'envie des choses du monde te fait oublier cela ? N'as-tu pas honte d'aimer, en compagnie des imbéciles et des sots, cette vie terrestre qui passe si rapidement ? Elle n'appartient pas, en effet, à celui qui en possède quelque chose ; elle ne lui reste pas, et ce n'est que les dupes et les inconsidérés qui y tiennent...'

Lorsque j'eus fait cette remontrance à mon âme et que je l'eus ainsi réprimandée et éclairée, elle ne pouvait pas éluder la question, mais, avouant la justesse [de ces vues] elle abandonna ses désirs. Je continuais donc de traiter les malades, en considération de la récompense de l'au-delà. Mais cela n'empêchait pas que, tant avant mon voyage dans l'Inde qu'après mon retour je n'obtienne des rois[1]

---

[1] C'est-à-dire du roi des rois et des princes gouverneurs à titre de roi.

un bon lot de biens terrestres, et, outre cela, plus que je n'avais désiré et espéré de la part de mes semblables et de mes frères.

(Suit une série de réflexions sur la pluralité des religions et la difficulté de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Le passage est considéré par M. Nöldeke, à raison ou à tort, comme une intercalation due à la plume d'Ibnu'l-Muqaffa'.)

Je retenais donc mes mains de coups, de meurtre, de rapine et de vol, je gardais mon corps d'impudicité et ma langue de mensonges et de toute parole qui eût pu nuire à quiconque, j'évitais la moindre tromperie, fraude, parole peu convenable, contre-vérité, calomnie et raillerie, et prenais soin aussi que mon cœur ne souhaitât de mal à personne, et m'efforçais de ne pas nier la ressuscitation et la résurrection, la récompense et la punition [dans l'au-delà]. Je détournais mon âme de ce qui est mal et m'associais avec zèle à ce qui est bon.

(L'auteur, après des hésitations et de nouvelles discussions avec son âme, se décide à mener une vie ascétique, vu que la vie humaine est incertaine et pleine de misères.)

... Je demeurais dans cette condition, jusqu'à ce que je revîns de l'Inde après avoir copié ce livre[1] et quelques autres.

Extraits du ,Livre des conseils' de Buzurǰmihr.

1. Le Pandnāmaγ pehlvi[2].

1. Moi Vuzurγmihr, fils de Bōχtaγ, premier ministre du conseil privé de l'empire et grand sénéchal de Khusrau, le maître des Iraniens, j'ai fait ce mémorial à l'aide de la puissance de Dieu et de tous les autres bons esprits et sur l'ordre de Khusrau, roi des rois, afin qu'il soit une bonne leçon pour ceux qui par leur destinée et leur dignité ont été créés pour entrer en possession des biens de la fortune, et je l'ai fait déposer dans le trésor royal.

---

[1] Le ,Kalīlaγ et Damnaγ'.

[2] Voir ci-dessus, p. 82. Je suis la division en paragraphes de Peshotan.

Quoique la possession des biens du monde soit, somme toute, quelque chose de passager, sujet à la destruction et aux vicissitudes du sort, celui que Dieu aide et gratifie de ses dons et à qui sa propre diligence vient en aide, sans qu'il lui faille se faire grande peine, ramassera de grandes richesses, atteindra à de grandes œuvres et au pouvoir, prendra sa place au premier rang, aspirera au plus grand renom et accomplira l'œuvre la plus glorieuse, à savoir celle d'allumer [le feu sacré dans] la maison des mages; et il aura une longue vie et de nombreux enfants et une famille qui donnera de grandes espérances, et de bonnes dispositions qui s'exprimeront par des actes de justice et d'utilité publique qui conserveront son nom, et par la mise en œuvre de la domination et par toutes les autres actions de sagesse dont une témoigne [de l'excellence] de l'autre; et, en se rangeant à l'opinion que toutes ces choses-là sont dépourvues de stabilité, il se conduira en homme qui voit très loin. Et au cours de cent ans, tout au plus, le corps meurt, et la domination est anéantie; et au cours de trois cents ans une famille périt, son nom est oublié et n'est plus rappelé, et les temples des mages tombent en ruine et sont souillés, les descendants et la race sont abaissés et disparaissent, les efforts sont sans fruit et les peines n'ont pour résultat que le vide, et la domination ne reste aux mains des maîtres du temps, et les possessions ne restent aux mains de celui pour qui la gloire du temps a été créée, mais les affaires du dernier jour subsisteront et ne seront pas sujet à la destruction, et la vérité religieuse et les créatures appelées à la résurrection et les bonnes œuvres [sont des réalités qui] ne peuvent être ôtées par personne.

Or, comme j'ai en moi le désir ardent de me conduire avec justice et d'éviter le péché, je n'ai pas, il est vrai, le pouvoir d'empêcher les potentats du temps de commettre et de faire commettre des abus d'autorité, mais en regardant le péché j'ai la volonté de m'en garder par le savoir, tant que j'en possède (?). Je ne doute pas de l'existence de Dieu et de l'anéantissement [final] des démons, ni de la foi et de l'âme, du paradis et de l'enfer, du règlement de [notre] compte au troisième jour [après la mort], ni de la résurrection;

et ce qui me tient au cœur, c'est la vérité religieuse et le bien-être qui a son origine dans le corps, l'âme et l'esprit, et tout ce qui est bon dans ce monde et le monde spirituel, et c'est pour cela que j'ai écrit, pour l'utilité des créatures du monde, ces quelques paroles dans le mémorial présent.

2. Quel homme est le plus heureux ? — Celui qui est le plus exempt de péchés.

3. Qui est le plus exempt de péchés ? — Celui qui se tient avec le plus de droiture à la loi de Dieu et se tient le plus éloigné de la loi des démons.

4. Qu'est-ce que la loi de Dieu, et qu'est-ce que la loi des démons ? — La loi de Dieu est la vertu et la loi des démons est le vice.

5. Qu'est-ce que la vertu, et qu'est-ce que le vice ? — La vertu consiste en bonnes pensées, bonnes paroles et bonnes œuvres, et le vice en mauvaises pensées, mauvaises paroles et mauvaises œuvres.

. . . .

8. Qui est le plus parfait quant à la vertu ? — Celui qui est le plus sage.

9. Qui est le plus sage ? — Celui qui connaît la destination finale du corps, qui connaît les forces ennemies de l'âme et qui sait se défendre contre les forces ennemies de l'âme et se tenir le plus intrépide.

10. Qu'est-ce que la destination finale du corps ? — Quelles sont les forces ennemies de l'âme que le sage est le plus capable de connaître ? — La destination finale du corps est la destruction de la chair. Les forces ennemies de l'âme sont un certain nombre de *drujs* que le mauvais esprit a créées comme les adversaires des hommes pour les tromper et les rendre misérables.

11. Quelles sont ces *drujs* ? — La Cupidité, l'Indigence, la Colère, l'Envie, la Vilenie, la Concupiscence, la Haine, l'Apathie, l'Hérésie et la Calomnie.

. . . .

22. Quelle espèce de vertu est la meilleure pour les hommes ? — Le savoir et la raison [innée].

23. Et laquelle des deux est la meilleure? — Celle qui sait conduire le corps avec le moins de crainte, de péché et de douleur.

24. Mais est-ce la raison [innée] ou le savoir qui est le meilleur pour les hommes? — La raison connaît ce qu'il faut faire, et le savoir sait choisir ce qu'il faut faire.

25. Quelle disposition naturelle est la meilleure? — La politesse et la douceur de la parole.

26. En quoi consiste le bon caractère? — En le désir secret du paradis de Dieu.

27. Quelle est la bonne loi? — La vertu.

28. Quel est le désir le plus légitime? — Celui d'éviter le péché.

29. En quoi consiste la meilleure piété? — A être content du bien qu'on possède.

30. Quelle œuvre est la meilleure? — Le souvenir de la religion.

31. Quelle éducation est la meilleure? — Celle par laquelle on apprend le mieux à vivre le temps de sa vie et à sauver son âme.

32. Qu'est-ce que l'honneur? — La bonne amitié et la dignité vertueuse.

33. Quelle gloire est la plus grande? — L'assiduité dans le travail.

34. Quelle force ennemie est la plus puissante? — Les mauvaises actions.

35. Est-ce l'éducation ou l'intelligence innée qui est la meilleure pour l'homme? — La croissance de l'individualité est le résultat de l'éducation, et le caractère fixé dans l'âme provient de l'intelligence innée. L'éducation est la régulatrice de l'individualité, et le caractère est le protecteur du corps et de l'âme.

. . . .

56. Est-ce que les choses arrivent aux hommes par le destin ou par leurs actions[1]? — Le destin et l'action unis l'un avec l'autre

[1] La question était très débattue dans la dernière période de l'époque sassanide; elle est discutée dans un esprit fataliste dans le *Mēnōγ ē χraδ*, traité pehlvi de ce temps-là. Dans la période post-sassanide, l'orthodoxie zoroastrienne a rejeté et combattu la doctrine fataliste. Voir Arthur Christensen, Études sur le zoroastrisme de la Perse antique, p. 57 sqq.

ressemblent au corps et à l'âme. Car le corps sans l'âme n'est qu'une charpente inutile, et l'âme sans le corps n'est qu'un souffle intangible; mais lorsqu'ils sont unis l'un à l'autre, ils sont vigoureux et font une œuvre très utile.

57. Qu'est-ce que le destin, et qu'est-ce que l'action? — Le destin est la nature innée; l'action est la force motrice qui a été donnée à l'homme.

58. A quoi ressemblent les biens du monde? — Aux choses tantôt bonnes, tantôt mauvaises qu'on voit en songe: lorsqu'on s'éveille du songe, il n'en reste rien.

59. Qui est le plus élevé dans le monde? — Le prince qui est fort et victorieux et fait des œuvres pieuses.

60. Qui est le plus misérable? — Le potentat qui abuse de son pouvoir et suit la voie des démons.

61. Qui est celui qui cause le plus de mal? — Celui qui connaît la religion et suit la voie des démons.

. . . .

169. Ne soyez pas orgueilleux si vous possédez beaucoup de biens dans le monde, car les choses du monde n'ont pas été données comme héritage à personne, ni les palais ni le bien-être, ni toutes choses de la possession desquelles les hommes du monde se flattent...

2. La version de Firdausī

(tirée du premier Ẓafarnāmäh persan [1]).

(Un jour, Buzurǰmihr se présente au roi et lui dit qu'il a écrit en pehlvi un discours qu'il a remis au trésorier dans l'espoir que le roi le lira quelque jour. Le sage continue ainsi:)

Un homme a beau se lever du trône des festins, exposer sa vie dans les batailles, délivrer la terre de ses ennemis, se garantir contre les dangers que lui préparent les Ahrimans, se rendre maître du monde entier, recueillir des paroles [de louanges] de toutes parts, avoir la main puissante pour faire de grandes choses, créer des parterres de fleurs, des jardins, des places publiques et des palais,

[1] Šahnāmäh, éd. Mohl, VI, p. 364 sqq. Voir ci-dessus, p. 88 et 98.

amasser des trésors, réunir autour de lui ses fils, compter beaucoup de jours heureux, augmenter son armée et ses richesses, avoir un palais et une salle d'audience brillants, faire travailler les pauvres pour lui, ramasser de tous côtés des couronnes et des trésors, réunir des amas d'or et d'argent, ses années ne dépasseront pas la centaine, il deviendra de la poussière, son travail ne lui portera pas de fruit, il laissera à son ennemi ses trésors, il ne gardera ni fils, ni trône, ni diadème, ni salle d'audience royale, ni trésors, ni armée. Quand ce vent de sa prospérité sera tombé, on l'oubliera, et quand la destinée aura passé sur son œuvre, il ne lui survivra qu'une bonne renommée[1].

Il y a dans le monde deux choses qui ne meurent pas, voilà tout, et rien d'autre, quoi que ce soit, ne reste à personne : ce sont les paroles douces et les bonnes paroles, qui ne vieillissent pas aussi longtemps que durent la terre et le sable...

Quand il eut rendu attentif le cœur serein du roi, celui-ci lui fit beaucoup de questions. Il lui demanda[2] : ‚Qui est l'homme heureux, qui a le cœur satisfait et ne pousse jamais de soupirs ?' Il répondit : ‚Celui qui ne pèche pas et qu'Ahriman ne détourne pas de la vraie voie...'

Khusrau demanda : ‚Qui, parmi les inférieurs, peut se faire compter parmi les grands ?' Il répondit : ‚Celui qui est le plus sage et gouverne le mieux ses passions.' Le roi dit : ‚Qui est sage ? car la sagesse repose dans le secret des âmes.' Il répondit : ‚Celui qui ne quitte pas la voie du maître du monde pour obéir au démon et qui n'écoute pas follement ceux qui sont ennemis de l'âme et opposés à l'essence de la raison. Il y a dix Ahrimans qui ont la force des lions et dominent l'âme et la raison.' Khusrau dit : ‚Quels sont ces dix démons sur lesquels la raison doit pleurer ?' Il répondit : ‚L'Avidité et le Besoin sont deux démons forts et fiers ; les autres sont la Colère, l'Envie, la Vilenie, la Haine, la Calomnie, la Fausseté et l'Hérésie ; le dixième démon est l'Ingratitude envers les bienfaiteurs et envers Dieu même...'

[1] Comparer le Pandnāmaγ, § 169. [2] Pandnāmaγ, § 2.

Le roi demanda au sage : ‚Puisque le démon s'attaque au cœur de l'homme, qu'est-ce que Dieu a donné à ses serviteurs pour se défendre contre lui ?‘ Il répondit : ‚La main de la raison est plus forte que l'action des Ahrimans. La raison est une cuirasse qui protège contre l'épée du démon, elle rend purs et brillants le cœur et l'âme du sage ; elle garde le souvenir du passé, elle nourrit l'esprit de savoir...‘

Khusrau dit : ‚Quelle [vertu] est la reine dans cette voie et montre le chemin du bonheur ?‘ Il répondit : ‚La voie de la raison est, sans aucun doute, préférable à tout savoir ; ensuite une disposition aimable, qui fait que l'homme reste honoré pendant toute sa vie. J'ai observé que, de toutes les qualités la plus solide est le contentement de son sort, la plus douce celle qui repose le mieux du travail, et la plus agréable la faculté d'espérer ; mais celle qui donne le plus de fatigue est l'avidité, car elle n'est jamais rassasiée de trésors.‘ Le roi demanda : ‚Quelle est la meilleure des facultés et qui donne le plus de grandeur à l'homme qui l'exerce ?‘ Il répondit : ‚Celui qui ne se détourne jamais de la vraie voie évitera tout péché ; il atteindra à la gloire et à la réussite dans le monde ; le but atteint lui profitera, et la réussite lui donnera de la gloire.‘

Le glorieux héros demanda : ‚Qui dois-je placer le premier sur cette route ?‘ Buzurǰmihr répondit : ‚Celui qui parle chaleureusement avec une voix douce et ne cherche d'autre avantage que l'exercice de la raison, car la raison vaut certainement mieux que les autres vertus...‘

Le distributeur de la justice demanda au sage ce qui valait le mieux, l'instruction ou l'intelligence innée. Son guide répondit : ‚L'instruction vaut mieux que l'intelligence innée, car elle fait l'ornement de l'âme, pendant qu'il n'y a pas beaucoup à dire sur l'intelligence innée. Sans le mérite, l'intelligence innée est une chose triste, sans valeur et faible ; c'est par l'instruction que l'esprit devient vigoureux...‘

Khusrau lui demanda : ‚O homme illustre et d'un bon caractère ! devient-on puissant par ses propres efforts ou par l'effet de la fortune

qui livre aux rois le trône et la couronne?' Il répondit : ,La fortune et le talent forment comme un couple; elles sont comme le corps et l'âme, qui sont amis et conjoints. Le corps est visible et l'âme cachée. Le corps n'est qu'une charpente sur laquelle est bâtie l'action de l'homme, si la fortune qui veille sur lui est en ébullition, mais l'effort ne produit pas la puissance, si la fortune ne l'aide pas. Le monde est une fable et un souffle, c'est un songe que se rappelle celui qui l'a eu, mais dont on ne voit rien au réveil, qu'il ait été agréable ou pénible et plein de colère...'

Le roi demanda : ,Quelle merveille as-tu vue au delà de laquelle on ne puisse rien concevoir?' Buzurǰmihr répondit au roi : ,Tout ce que fait le ciel est merveilleux. Tantôt on voit un homme puissant, dont le diadème atteint les nuages noirs et qui pourtant ne sait distinguer la main droite de la gauche, et qui ne comprend pas si sa fortune hausse ou baisse; tantôt un autre qui, par la rotation du ciel sublime, sait prédire le mouvement des astres, et pour qui néanmoins le ciel n'est qu'un guide de malheur et dont la part dans la vie n'est qu'une destinée amère...'

3. Le second Ẓafarnāmäh persan[1].

(Conversation entre Buzurǰmihr et son précepteur.)

Je dis : ,O maître, qu'est-ce que je dois demander en grâce à Dieu le très puissant, de sorte que toutes bonnes choses soient renfermées dans cette demande?' Il dit : ,Trois choses : la santé, la sécurité et le pouvoir.'

Je dis : ,Dans les mains de qui dois-je commettre les affaires?' Il dit : ,Dans les mains de celui qui est lui-même comme il faut.'

Je dis : ,A qui puis-je me fier sans crainte?' Il dit : ,A un ami qui n'est pas envieux.'

Je dis : ,Qu'est-ce qui nous rend dignes du paradis?' Il dit : ,Apprendre la science et s'occuper courageusement des affaires divines.'

Je dis : ,Quel est le défaut qu'on trouve chez les hommes distingués?' Il dit : ,Celui de se vanter de ses vertus.'

---

[1] Schefer, Chrestomathie persane, I, p. 3 sqq. Voir ci-dessus, p. 97 sq.

Je dis : ‚Quand un ami indigne se présente, par quels moyens faut-il s'en débarrasser?' Il dit : ‚Par trois moyens : ne pas aller le voir, ne pas en demander des nouvelles et ne pas lui demander des services.'

Je dis : ‚Ce qui advient, est-ce le résultat de nos efforts ou de la destinée?' Il dit : ‚Nos efforts créent notre destinée[1].'

Je dis : ‚Quelle vertu est la meilleure chez les jeunes gens, et quelle est la plus belle chez les vieillards?' Il dit : ‚Chez les jeunes gens c'est le sentiment d'honneur et la vaillance, chez les vieillards la sagesse et le calme.'

Je dis : ‚Contre qui faut-il se garder pour obtenir le salut?' Il dit : ‚Contre les flatteurs et les hommes vils qui sont devenus puissants.'

Je dis : ‚Qui est généreux?' Il dit : ‚Celui qui fait des actes de générosité avec gaîté de cœur.'

Je dis : ‚Qu'est-ce que les hommes cherchent, et que personne n'a trouvé?' Il dit : ‚Trois choses : la santé, la joie et un ami sincère.'

Je dis : ‚Qu'est-ce qui est préférable, de faire ce qui est bon ou de s'abstenir de ce qui est mauvais?' Il dit : ‚S'abstenir de ce qui est mauvais, voilà le commencement du bien faire.'

Je dis : ‚N'y a-t-il pas une vertu qui devienne un vice?' Il dit : ‚Oui, la générosité qui impose des obligations.'

Je dis : ‚Qu'est-ce qui fait accroître la sagesse?' Il dit : ‚La justice.'

Je dis : ‚Quelle est la marque distinctive du courage?' Il dit : ‚L'action de pardonner lorsqu'on possède le pouvoir.'

. . . .

Je dis : ‚Comment faire pour n'avoir besoin d'un médecin?' Il dit : ‚Manger peu, dormir peu et parler peu.'

. . . .

Je dis : ‚Quelles sont les meilleures vertus du monde?' Il dit : ‚L'humilité qui ne demande pas de reconnaissance et la générosité exercée sans aucune pensée de rémunération.'

---

[1] A comparer le Pandnāmaγ, § 56 et l'extrait du Šāhnāmah, ci-dessus, p. 120 en bas.

Je dis : ‚Qu'est-ce qui est le plus hideux dans le monde?' Il dit : ‚Deux choses : la violence chez les rois et l'avarice chez les puissants[1].'

. . . .

Sentences politiques attribuées à Buzurǰmihr.

1. Douze règles de la conduite d'un roi

(d'après Masʿūdī[2]).

1° Craindre Dieu, lorsqu'on est près de céder à la concupiscence, à la convoitise, à la lâcheté, à la colère ou à l'amour; redouter, dans les conséquences de ces passions, non pas l'homme, mais Dieu.

2° Être sincère dans ses paroles et fidèle à ses engagements; exécuter les conventions, les pactes et les traités.

3° Prendre l'avis des sages en toute affaire.

4° Honorer les savants, les nobles, les gouverneurs des frontières, les officiers, les secrétaires et les employés, chacun suivant son grade.

5° Surveiller les juges, contrôler les comptes des agents du fisc; récompenser les bons services et punir les malversations.

6° Connaître, par de fréquentes visites, la situation des prisonniers, afin de redoubler de surveillance envers les coupables et de délivrer les innocents.

7° Assurer la sécurité des routes et des marchés, faciliter les ventes et le commerce.

8° Punir les coupables dans la mesure de leur faute, et maintenir le peuple dans le devoir.

9° S'approvisionner d'armes et de tout le matériel de guerre.

10° Honorer sa famille, ses enfants, ses proches, et veiller sur leurs intérêts.

11° Avoir l'œil ouvert sur la défense des frontières, afin de connaître le danger et de le prévenir.

12° Surveiller les ministres et les employés, et révoquer ceux dont la déloyauté ou l'incapacité est notoire.

---

[1] A comparer le Pandnāmaγ, § 60.

[2] Murūǰu'd-ḏahab, éd. de Barbier de Meynard, II, p. 206 sq.; voir ci-dessus, p. 90.

2. Paroles de Buzurjmihr à la quatrième fête donnée par Khusrau Anōšarvān (d'après Firdausī[1]).

... Il faut qu'un roi n'ait jamais une pensée que désapprouverait le Créateur; il doit reconnaître que le bonheur et le malheur viennent de Dieu, et rechercher le paradis en récompense de la vertu.

Être véridique et s'appliquer à exercer l'équité, voilà le devoir constant du maître du monde et de l'homme d'honneur. Il n'y a rien de meilleur que la véracité, et le maître de la terre ne possède pas un plus beau joyau.

Il doit être éloquent, d'une âme sereine, rendre justice à tous et traiter les petits comme tels et les grands comme tels. Aucun sujet du roi ne doit jamais être privé de sa place légitime. La couronne sera puissante aussi longtemps que le roi tiendra en honneur les sages, et la majesté royale sera sauve aussi longtemps que le maître du monde acceptera l'avis de tout homme qui sait.

Il faut observer ce qui se passe à la cour et sévèrement réprimer les convoitises des méchants. Il ne faut pas qu'un seul homme passe la nuit dans la peine, car il pourrait en arriver malheur au roi. Le roi éloignera tout homme qui a mérité une punition, qui est de mauvaise race et de mauvaise nature, pour que les hommes inoffensifs n'aient rien à craindre de lui.

A quiconque se trouve dans les prisons du roi, qu'il soit coupable ou innocent, il faut ouvrir la porte selon l'ordre de Dieu, qu'il a fait connaître dans le Zend-Avesta. Mais si c'est un être malfaisant, impudent et dépravé, il faut en débarrasser la face du pays, pour qu'il n'ait pas un retour de fortune qui lui permettrait de porter la désolation dans les demeures des hommes.

Il faut que le maître du monde soit attaché à la foi et à la justice tant qu'il sera roi; il faut qu'il travaille en public et en secret à délivrer le monde avec son épée du mal que font les démons.

S'il ordonne sagement son armée, les hommes qui ont besoin de son aide cesseront de souffrir. Si tu es prudemment sur tes gardes

---

[1] Ed. de Mohl, VI, p. 274; voir ci-dessus, p. 99.

contre tes ennemis, le cœur manquera à ceux qui ont de mauvais desseins contre toi. Emploie des hommes pour réparer, avant que le temps des combats arrive, toutes les brèches dans l'empire. Tout reproche que l'on fait au roi retombe sur la couronne et sur le trône.

Chéris autant que tu peux ton fils, car il est comme ton image réfléchie dans l'eau; il faut espérer que son cœur sera éclairé par l'instruction et par l'enseignement de la science. Tu dois lui ouvrir la porte de ton trésor, pour qu'il n'ait pas à se plaindre de sa gêne. Il ne faut pas briser le cœur du fils du roi, quand il commet une injustice; ramène-le dans le bon chemin par la bonté, et restreins son pouvoir dès le commencement; si tu trouves dans son cœur une trace d'inimitié, c'est une mauvaise herbe qu'il faut arracher de son jardin; car si on la laisse subsister, elle prendra de la force et remplira de mauvaises herbes le jardin du roi.

Un roi qui veut se conduire avec dignité et avec prudence ne doit pas prêter l'oreille aux paroles des médisants; un ministre de mauvaise nature et adonné à parler mal des autres causera la perte du trône et de la royauté. N'écoute pas les discours des ignorants; quand ils parlent mal de quelqu'un, garde-toi par l'esprit de justice de prononcer un arrêt. Il faut tout faire avec droiture et éloigner son cœur de toute perversité. Il ne sied au maître du monde que la droiture; c'est le démon qui amène la perdition. L'homme pur qui entend ces paroles fera de la raison la reine de son cœur, le diadème bénira le roi, et le trône se raffermira par lui; la couronne des rois et le trône seront fiers de lui, ses ennemis perdront confiance en leur fortune, et cette roue du ciel a beau tourner, un nom glorieux restera comme souvenir de lui.

3. Préceptes politiques de Buzurǰmihr
(d'après le Siyāsatnāmäh de Niẓāmu'l-mulk [1]).

Buzurǰmihr dit un jour à Anōšarvān: ‚Le royaume appartient au roi, et le roi a confié à l'armée la garde du territoire, mais ne lui a pas livré la population. Si les soldats ne traitent pas le pays

[1] Ed. de Schefer, p. 163 sq., trad., p. 241 sq. Voir ci-dessus, p. 93.

avec douceur, s'ils n'ont ni pitié, ni sollicitude pour les habitants, si tous leurs efforts tendent à remplir leur bourse, sans avoir aucun souci des sujets, si ce sont les soldats qui les maltraitent, qui les chargent de chaînes, les emprisonnent, les tyrannisent et les accablent d'extorsions, si ce sont eux qui destituent et investissent les fonctionnaires, quelle différence y aura-t-il entre le roi et l'armée? L'exercice du pouvoir a toujours été le propre du souverain et non celui de l'armée. Il ne faut point la laisser disposer de la puissance. De tous temps, personne n'a eu, à l'exception des souverains, le privilège de porter une couronne d'or, et d'avoir des étriers et une coupe en ce même métal. Ils peuvent seuls s'asseoir sur un trône et battre monnaie. On a dit aussi : ‚Si le roi veut avoir plus de gloire que ses égaux et leur être supérieur, qu'il réunisse en sa personne les qualités qui en doivent faire l'ornement.'

‚Et comment cela?' demanda Anōšarvān.

‚Qu'il repousse', lui répondit Buzurǰmihr, ‚les mauvaises qualités et en embrasse les bonnes. Les mauvaises qualités sont : la haine, l'envie, l'orgueil, la colère, la concupiscence, la convoitise, les espérances trompeuses, l'esprit de contestation, le mensonge, l'avarice, la méchanceté, la violence, l'égoïsme, la précipitation, l'ingratitude et la légèreté. Les bonnes qualités sont : la modestie, l'égalité de caractère, la douceur, la clémence, l'humilité, la générosité, la loyauté, la patience, la reconnaissance, la commisération, l'amour de la science et l'équité. Toutes les fois qu'il sera reconnu que la réunion de ces qualités préside à la conduite des affaires, il n'y aura alors nul besoin d'avoir un conseiller.'

Quelques sentences caractéristiques attribuées à Buzurǰmihr.

Mas'ūdī[1] :

On attribue la sentence que voici à Buzurǰmihr, fils de Bōχtaγ(ān), l'un des principaux sages de la Perse... : ‚J'ai recueilli, disait-il, ce qu'il y a de meilleur partout ou je l'ai trouvé, même chez le chien, le chat, le porc et le corbeau.' — ‚Qu'as-tu pris au chien?' lui

[1] Murūǰu'd-ḏahab, VII, p. 164 sq.

demanda-t-on. — ,Sa fidélité et la vigilance avec laquelle il défend son maître.' — ,Qu'as-tu pris au corbeau ?' — ,Son extrême prudence.' — ,Qu'as-tu pris au porc ?' — ,L'empressement avec lequel il pourvoit à ses besoins.' — ,Et qu'as-tu pris au chat ?' — ,Sa voix caressante et ses cajoleries quand il veut obtenir quelque chose.'

Bar-Hebræus [1]:

LXIX. Buzurǰmihr [2] said, ,It is better for a man to humble himself that he may overcome than to conquer that he may humble himself', that is to say, we must not be deceived by the man who humbleth himself to us for a time and afterwards ruleth over us tyrannically.

LXX. This same Buzurǰmihr was asked, ,What is the wealth which is not destroyed when cast away ?' He replied, ,Humility.'

LXXI. This same Buzurǰmihr said, ,How beautiful patience would be if it were not that life is [so] short.'

LXXX. Buzurǰmihr said, ,The defect of this world is that it never giveth to a man that of which he is deserving. For it either giveth to him more than that of which he is worthy, or it giveth to him less than that of which he is worthy [3].'

LXXXVI. Buzurǰmihr said, ,Of the supporters of a king some are like spears which can only be used by those who guard [him] at a distance; and some are like arrows which are shot away and return not; and some are like swords for which it is not meet that they should turn away from him.'

LXXXVIII. Buzurǰmihr was asked, ,Why do friends so easily turn into enemies, for with much more difficulty do enemies become friends?' And he replied, ,Even in the same way that to overthrow a house is easier than to build it up, and the breaking of a vessel

---

[1] Anecdotes cités d'après la traduction anglaise de Wallis Budge (Oriental Wit and Wisdom or the ,Laughable Stories' collected by Bar-Hebræus, translated from the Syriac).

[2] Bazarjamhir.

[3] A comparer les paroles de Buzurǰmihr à la deuxième fête, Firdausī, éd. de Mohl, VI, p. 258, vers 1182-1186.

is easier than the making of it, and the spending of money is easier than the acquisition of it.'

LXXXIX. Buzurǰmihr also said, ,In the season of Teshrīn months the crops are beautiful, and in the time of the month Nīsān [we] have the flowers. [Even so] in the maiden [we should have] beauty, and in the youth strenuous action [of the limbs], and in the stranger humility of mind.'

XCI. When Buzurǰmihr was imprisoned by the king, his friends asked him, ,With what, now, dost thou console thyself?' He replied, ,With four sayings. In the first I say to myself, Everything is decreed and fixed by fate, and escape from wrath is impossible; in the second I say, If I cannot endure suffering patiently what can I do?; in the third [I say], It were possible for me to fall into a worse plight than this; and in the fourth I say, Perhaps respite is nigh although I know it not.'

XCII. Buzurǰmihr also exhorted a certain king who was ruling over a country to act as a friend towards honest folk, and as a judge towards those who were neither good nor bad, and as a tyrant towards the wicked.

XCVI. Buzurǰmihr said, ,Whosoever loveth thee will keep thee from thine anger, but whosoever hateth thee will stir thee up thereunto.'

XCVII. To this same Buzurǰmihr it was said, ,Who is he that hath no defect in him?' And he replied, ,He that dieth not.'

XCVIII. Buzurǰmihr's wife asked him a certain question and he replied, ,I know not the answer.' Thereupon she said unto him, ,Dost thou take such large wages from the king [for thy wisdom] and yet not know the answer to my question?' And he replied, ,I receive my wages for what I know, and it is not payment for what I know not. If I were to receive wages for that which I know not, all the king's treasures would be insufficient to reward me, for the things which I know not are exceedingly many.'

CV. Buzurǰmihr said, ,When thou dost not know which of two things is the better for thee [to do], take counsel with thy wife and do the opposite of that which she saith, for she will only counsel [thee to do] the things which are injurious to thee.'
